VOLUME III. WINNIPEG, MARDI, 17 Aout 1915 NUMERO 14

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Imprimé et publié par la
"WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

TORONTO LA PURE

Le **Globe** de la fin de la première semaine d'août nous a apporté la stupéfiante note locale suivante:

"On a détruit la vie humaine en gros à Toronto, pendant les deux années qui viennent de s'écouler. Les égouts de cette ville ont rendu pendant cette période les cadavres de deux cents enfants nés prématurément. Ces effroyables statistiques ont été rendues publiques, aujourd'hui, par le commissaire des travaux publics, M. Harris. Ce chiffre de deux cents est bien bas encore, car les cadavres qui ont été retrouvés ne sont que ceux qui n'ont pu passer à travers le grillage des égouts de l'avenue Morley, ceux qui n'ont pas été arrêtés par cet obstacle sont vraisemblablement plus nombreux.

"Cette statistique établit que pas moins de cent innocentes victimes sont immolées annuellement dans la ville de Toronto."

Nous ne connaissons pas en Amérique de document plus horrible. Il est bien digne de Toronto et de son hypocrisie notoire. Pour le moment, ignorons le chiffre donné par le commissaire public et ne nous en tenons qu'au fait brutal. Une conclusion s'en dégage et s'impose. C'est que dans Toronto, la capitale de la province d'Ontario, l'infanticide, le meurtre des tout-petits, de ceux qui s'en viennent à la vie, est une pratique tellement courante, tellement dans les moeurs de la ville, que les autorités se voient forcées à en tenir une statistique. Ces constatations du commissaire des travaux publics ne nous étonnent pas, ne nous surprennent nullement, nous l'avouons. Quand il nous arrivait de mettre en regard et de comparer le taux des naissances dans tout l'Ontario et le taux des naissances dans nos centres catholiques français d'Ontario, il nous fallait nécessairement en présence de l'écart, pratiquement du double, qui se manifestait à notre avantage, conclure qu'on apposait des limites à la naissance des tout-petits. La marge était trop forte: elle criait au crime. Le commissaire des travaux publics démontre par ses statistiques que nous n'avions pas tort.

Cela se serait passé en Chine, dans un pays barbare, nous le comprendrions. Mais dans Toronto! la ville morale par excellence, au dire de l'**Orange Sentinel** et de toute la presse ontarienne; là où l'on observe le plus rigoureusement les préceptes du décalogue; là où l'on est si scrupuleux sur le culte à rendre au Seigneur et l'obéissance à apporter à ses lois qu'on ne peut tolérer aucun jeu — même le plus innocent — le jour du dimanche; là où on a une conception telle de la sainteté du dimanche et des obligations que nous impose le respect du jour du Seigneur qu'on est même allé récemment jusqu'à déférer aux tribunaux de la pure cité ontarienne de malheureux petits bambins qui avaient eu la sacrilège audace d'aller le dimanche se baigner dans la rivière. Cela dépasse toutes nos conceptions.

D'un autre côté l'Ontario n'est pas une province arriérée: l'on n'y est pas tenu sous le joug de l'obscurantisme des prêtres. L'on paraît même s'y être attaché à une idée toute spéciale de la morale et de ses devoirs. Peut-être n'a-t-elle jamais été mieux énoncée que par ce pasteur journaliste d'Ottawa qui au cours d'une polémique avec un prêtre catholique invoquant en notre faveur le fait que notre taux de natalité était beaucoup plus élevé que celui des protestants d'Ontario, répondait brutalement: "Si les Canadiens-français ont plus d'enfants, c'est qu'ils sont plus immoraux que nous."

C'était ignoble: soit. Mais aucune expression ne pouvait peindre mieux ces bons purs d'Ontario. Assassins avant qu'ils voient le jour de ces petits êtres que Dieu envoient à la vie, il convenait que dans leur hypocrisie ils vinssent appeler immoraux ceux qui craignent assez peu les charges d'un foyer aux nombreux enfants pour observer les lois divines.

Cela, comme tant d'autres arguments, est dans la logique torontonienne.

LE "PERIL CANADIEN-FRANCAIS"

(Le **Nationaliste**)

Le **Kingston Daily Standard** du 3 août nous arrive avec un article des plus virulents contre les Canadiens-français "hybrides, déloyaux et **trait-d'unionesques** (hyphenated)", intitulé: "The menace of the hyphenated French-Canadian".

C'est le plus violent et fanatique réquisitoire possible contre les Canadiens-français qui ne s'enrôlent pas en assez grand nombre, au désir de la feuille ultra-loyaliste de Kingston. Et cette suite d'élucubrations haineuses se termine par une invitation au "hybrid, disloyal, hyphenated French-Canadian people" d'aller se battre contre les vrais Canadiens (?) — de l'Ontario sans doute! — qui sont non seulement anxieux de se battre "**eager** for the fray", mais prêts aussi à "mettre à sa place" la race "à trait d'union" qui en grande partie ne reconnait aucun Empire et aucune Patrie: "ready also to put the hyphenated breed — many of whom know no Empire and no Country — in their proper place".

Et c'est avec des pistolets de ce calibre qu'on veut nous demander de faire la paix dans l'Ontario par des concessions interminables, qui seraient autant de lanières au fouet qu'une main dominatrice brandirait sur le dos des Canadiens d'origine française, les premiers arrivés en ce pays.

Mais voyons la teneur de cette belle profession d'entente cordiale ontarienne.

Et d'abord l'écrivassier qui en est responsable — peut-être un irresponsable, celui-là — emprunte aux Américains le mot "hyphenated" qui, appliqué aux Germano-Américains — plus Allemands qu'Américains — a eu tant de succès là-bas. Il s'agissait des éléments germanophiles aux Etats-Unis, qui ne s'appellent pas Américains tout court mais Germano-Américains ou Austro-Américains, à l'aide d'un trait d'union: "hyphen". D'où "hyphenated" que rendrait ce néologisme: "trait d'unionesque".

Notre Kingstonien, qui, incidemment, semble avoir trempé sa plume dans la fielleuse quintessence de l'orangisme, dit que la presse canadienne s'est malheureusement abstenue jusqu'ici de dire que les Canadiens-français ont fait pitoyable figure, "sorry showing", dans l'enrôlement pour les champs de bataille.

Pour satisfaire les patriotards d'encrier de cette envergure, les statistiques officielles ne suffiront jamais; il faudrait que le dernier colonial de "hyphenated French-Canadian" aille se faire tuer à la place des Ontariens.

A quoi sert donc votre zèle ô Patrie? ô Presse!

Le plumitif du **Kingston Standard** dit que des orateurs patriotiques ont été malmenés à Montréal, "mobbed", et qu'une assemblée de recrutement à Ottawa a tourné en manifestation bilingue.

Mais ce prototype du loyalisme (en chambre) oublie de dire qu'on a menacé auparavant des hommes libres de Montréal de choisir entre la faim ou la caserne, et que dans son propre paradis de la "banner-province of Canada" on refuse à d'atures hommes libres le droit d'instruire leurs enfants comme ils l'entendent dans leur langue maternelle.

D'où, exposé pour le moins incomplet de la part de ce zélé de l'Empire.

Les Canadiens-franais ne font pas leur devoir envers l'Empire, hurle-t-il. Entendez-vous, ô Presse, ô Patrie, ô Canada. "We cannot and in fact should not longer delude ourselves with the vain hope that the French-Canadians are doing their duty in this present crisis, or intend to do it."

Que sert donc d'avoir jusqu'ici fait une généreuse part, sans aucune obligation qui soit! Faut-il aussi faire la part au feu des persécuteurs ontariens qui resteraient pour chanter le coq ensuite sur la tombe du dernier "hyphenated French-Canadian"?

En effet nous ne sommes pas assez altruistes pour notre brave à trois poils de Kingston: nous mettons nos intérêts immédiats, voyez-vous, au-dessus de ceux de l'Empire, composé d'Anglais, d'Irlandais, d'Ecossais, d'Hindous, de Cafres, de Boërs, d'Hottentots, de Zoulous, de Néo-Zélandais, de Malais, de Maltais, d'Australiens, d'Afghans, de Soudanais et autres peuplades, si différentes des "hybrid, disloyal, hyphenated French-Canadian people".

Oyez plutôt: "They (les "hyphenated") deliberately put their own personal and selfish, to say nothing of illegal, interests (ceux de la langue maternelle) above the interests and the welfare of the **Empire**".

Nous, "these French-Canadians", nous ne prenons aucun intérêt dans cette guerre de l'**Empire**, dit notre aborigène de Canadien-anglais. Nous sommes des Canadiens bâtards, des "hyphenated": nous ne sommes pas des "pure laine"! Comme si nous n'étions pas réellement, nous, les premiers arrivés en ce pays, les vrais Canadiens!

Nous avons donc tort de mettre nos intérêts de race ou de langue au-dessus du bon vouloir d'un élément qui est venu se greffer au tronc sain et prospère de l'arbre canadien pour en accaparer toute la généreuse sève.

C'est dit en toutes lettres:

"The speaker (à l'assemblée d'Ottawa) refered to, and others of his kind deliberately put the issue of bi-lingualism (ça y est) paramount to that of **Empire** and said in effect that unless and until they succeeded in forcing upon the people of Ontario bi-lingual school for which there is neither need nor law nor authority nor right they will not and cannot be expected to enlist or fight for the **Empire**." De là le péril canadien-français que dénonce notre ardent de l'Empire.

Pour lui, nous sommes des intrus, de tristes types, "wretched type", qu'il faut réduire.

"The French-Canadians generally", continue notre fielleux, "are French-Canadians first, last and all the time — quel mal y a-t-il à cela — and are in no true sense of the word Canadians or Britishers. The sooner, therefore, they are put in their place, the sooner they are spewed out of decent society, the sooner a vigorous and a sustained **fight** is made against them to the end that they shall no longer dare to **usurp** privileges and then claim them as rights; the sooner, in short, their incendiary and disloyal speakers and writers are either throttled or muzzled, the better for Ontario and for all of Canada."

Il faut étrangler et museler les Canadiens-français. Ce sont nos adversaires qui sont nos juges et qui veulent être nos bourreaux. C'est le **Kingston Daily Standard** qui le dit. De plus, il lance l'appel à la guerre civile — il paraît que ce n'est pas la même chose que la sédition qui, elle, mérite la corde et la prison — et, après avoir déclaré avec emphase que les types de Canadiens-français qui ont tournée une assemblée de recrutement en assemblée bilingue à Ottawa "are too contemptible to be worthy of the name of citizens and are an actual menace", il prêche la bagarre: "If these hybrid, disloyal, hyphenated French-Canadian people want to make a fight against the real Canadians of Canada (?) then we can only say that these real Canadians will be found not only ready but eager for the fray — ready also to put the hyphenated breed — many of whom know no Empire and no Country — in their proper place.

"Let us stand in the open."

Qu'est-ce que la censure pense de cette élucubration?

Joseph Manuby.

DE L'EDUCATION AMERICAINE

(L'**Action Catholique**)

L'organe mensuel de la Catholic Church Extension Society, dont le siège social est Chicago, et qui s'appelle l'**Extension Magazine**, a consacré son numéro du mois d'août au procès de l'éducation américaine; le directeur, M. l'abbé Francis-C. Kelley, a demandé à divers collaborateurs éminents de brefs articles encyclopédiques enseignant ce qu'il faut penser de l'école paroissiale et de l'école publique, des high schools et des couvents, des collèges, des écoles techniques et des universités, tels qu'ils existent aux Etats-Unis.

Ces travaux, fort bien faits, démontrent les avantages et la nécessité d'une éducation à base religieuse, et proclamant une fois de plus la faillite de l'école neutre.

Nous avons l'intention de les résumer pour nos lecteurs; ce ne sera pas, semble-t-il, sans profit, étant donné qu'il existe dans plusieurs provinces du Canada un système analogue d'écoles publiques sensées neutres, et que du reste c'est le projet cher à quelques petits radicaux de chez nous, d'introduire ce système libérateur dans notre province et de libérer ainsi l'éducation du joug odieux que les curés font peser sur elle.

I —Les développements de l'école paroissiale

(D'après le Rév. F.-A. Purcell)

L'école paroissiale aux Etats-Unis, c'est la fleur éclose sur le tronc de l'Eglise catholique. Elle a connu d'humbles et difficiles débuts; aujourd'hui son influence rayonne efficace et bienfaisante de long en large du pays.

Les familles catholiques n'ont pas été les seules à bénéficier de ses progrès et de son action éducatrice: la nation elle-même en a reçu un perfectionnement indéniable.

On peut dire que le premier essai d'école paroissiale fut fait par les missionnaires franciscains et jésuites qui vinrent d'abord porter le verbe de Dieu en Amérique. C'est probablement le territoire du Nouveau-Mexique qui donna le premier l'hospitalité à une école catholique pour les indigènes (1598).

Pour ce qui regarde les Treize Colonies, c'est-à-dire la Nouvelle-Angleterre, on fait remonter à 1640, date de l'arrivée de Calvert dans le Maryland, la fondation de la première école catholique. A partir de là on vit surgir une à une et non sans difficulté, sur le territoire américain, des écoles paroissiales et confessionnelles.

Mais ce ne fut pas avant le début du XIXe siècle que l'école paroissiale prit les fortes racines et poussa les branches vigoureuses qui en font aujourd'hui un arbre vivace et puissant.

L'autorité ecclésiastique américaine exprima nettement sa pensée sur l'école paroissiale pour la première fois en 1829, lors du Premier Concile Provincial de Baltimore; elle déclarait "absolument nécessaire l'établissement d'écoles dans lesquelles on enseignerait aux enfants les principes de la foi et de la morale en même temps que les lettres".

Vers 1840 il y avait 200 écoles paroissiales aux Etats-Unis.

En 1860 ce nombre était multiplié plusieurs fois spécialement, cela va sans dire, dans la région de l'Est; il y avait un peu moins de 800 écoles.

En 1915, c'est-à-dire en deça de cinquante-quatre années, on en compte, selon le Catholic Directory, 5,488. Or il y a 14,961 paroisses aux Etats-Unis, ce qui veut dire que plus de 9,000 n'ont pas leur école catholique mais seulement l'école publique.

La plupart des écoles paroissiales sont situées dans les villes un peu considérables; ailleurs la population est insuffisante pour subvenir aux frais d'érection et d'entretien de pareilles écoles. On estime donc que de 25 p. c. à 30 p. c. des petits catholiques américains fréquente l'école publique. Cela peut expliquer comment, n'ayant pas connu mieux, l'esprit faussé quant à l'idéal d'une bonne école, devenus plus tard des citoyens, plusieurs catholiques tiennent si peu à faire des sacrifices pour pouvoir donner à leurs enfants une éducation meilleure que celle qu'ils ont reçue à l'école neutre.

Et cela explique aussi pourquoi l'Eglise, mère clairvoyante prêche l'établissement d'écoles paroissiales: elle a été comprise par un grand nombre de ses enfants qui ont compris l'importance de l'éducation religieuse et n'ont pas hésité à payer en même temps la taxe de l'instruction publique et les frais de l'école catholique.

Si à un moment donné les écoles catholiques aux Etats-Unis disparaissaient, l'Etat se verrait forcé de dépenser plus de $100,000,000 rien qu'en bâtisses et au-delà de $30,000,000 en salaire pour les maîtres et maîtresses qu'il lui faudrait engager.

C'est un pur don fait au Trésor américain, fait aux contribuables, par conséquent, aux catholiques. A ce seul titre les dissidents religieux leur devraient du respect et de la gratitude.

L'établissement et le maintien des écoles séparées n'est pas une oeuvre de guerre de la part des catholiques mais une oeuvre de progrès répondant mieux à l'idéal de la formation catholique; on veut bien des lettres et des sciences mais aussi et surtout de la religion, de la morale. En perfectionnant ainsi le coeur et l'esprit de l'enfant, son intelligence et sa volonté, les catholiques prétendent être plus utiles non seulement aux individus mais à la patrie. Ils forment des hommes complets.

Les écoles paroissiales ont le mê programme que les écoles publiques et en outre elles enseignent la religion; qu'ont-elles donc d'inférieur?

Que les catholiques soient donc fiers de leurs sacrifices d'argent et leurs maîtres aussi. Sans les bonnes soeurs, sans les frères, sans les maîtres et maîtresses laïques désintéressés, sans leur dévouement, qu'auraient-ils pu faire?

Que vaut l'argent pour une oeuvre quand le dévouement en est absent?

Car ce n'est pas tout de bâtir une école, il faut ensuite la faire fonctionner; et si les catholiques avaient dû payer à leurs professeurs des salaires aussi élevés que ceux de l'Etat ils n'auraient pu suffire à la tâche; et si à l'heure qu'il est les 35,000 maîtres et maîtresses catholiques exigeaient le salaire donné par le gouvernement le budget de l'école paroissiale devrait être doublé sinon triplé.

Souhaitons que l'oeuvre s'accroisse encore pour le plus grand bien de la foi chez les générations qui viennent.

LE FONDS DE DEFENSE ONTARIEN EST-IL ENTRE BONNES MAINS?

Déclaration du Conseil Général de la Société Saint-Jean-Baptiste

Le **Petit Canadien**, organe officiel de la Société aint-Jean-Baptiste, (de Montréal), publie l'importante déclaration suivante:

Une rumeur circule depuis longtemps déjà dans la Province de Québec, mais semble avoir pris, en ces derniers mois, plus d'importance et plus de force. Partie on ne sait d'où, elle a trouvé écho dans plusieurs de nos grands journaux et menace de faire un tort considérable à la campagne organisée en faveur de nos compatriotes persécutés de la Province d'Ontario. S'il fallait en croire cette rumeur, la cause du français, de l'autre côté de l'Ottawa, serait en mauvaises mains, l'Association d'Education de l'Ontario ne mériterait qu'une confiance très limitée, il aurait été fait un mauvais usage du "Sou de la Pensée française", aucune tentative n'aurait été faite pour convaincre le gouvernement ontarien de la justice de nos réclamations, les champions du français de la province voisine se borneraient à insulter leurs adversaires et le journal le **Droit** en particulier, outre qu'il serait au service d'un parti politique, compromettrait notre cause par ses violences constantes et inconsidérées.

Nous sommes d'avis que ces critiques sévères, même si elles étaient fondées, sont intempestives et inopportunes, et n'auraient jamais dû être lancées dans le public, parce qu'elles risquent de tarir le flot de souscriptions qui se déverse dans le fonds de secours ontarien, et parce qu'elles sont de nature à énerver la résistance si belle opposée jusqu'ici par nos compatriotes de l'Ontario, aux tentatives brutales ou hypocrites d'anglicisation dont ils ont été, et sont encore les victimes. Nous croyons de plus que ces critiques sont injustes et dénuées de fondement.

L'Association d'Education, à qui l'on en veut, a été fondée, en 1910, par douze cents délégués venus de toutes les paroisses françaises de la province d'Ontario; ce sont les délégués de toutes ces paroisses qui constituent ses Congrès généraux et qui élisent ses officiers. Ceux-ci sont donc les représentants officiels et autorisés de tout l'Ontario français, avec lequel, du reste, ils se tiennent en contact permanent par de fréquentes réunions régionales. Vouloir se substituer à l'Association d'Education et mener à sa place la lutte pour le français dans la province voisine, équivaudrait à dire que nos compatriotes ontariens sont incapables de conduire leurs propres affaires; ce serait leur faire la même sanglante injure qu'ils ont reçue du gouvernement qui les persécute, le jour où il a prétendu se substituer à eux dans la direction de leurs écoles. Cette injure la Province de Québec ne la leur fera pas, d'où que lui en vienne l'invitation, et ne permettra pas non plus qu'on la leur fasse, si puissants ou si habiles que puissent être ceux qui pourraient en avoir la tentation. (1)

Elle le permettra d'autant moins, qu'à la tête de la résistance dans l'Ontario se trouve des hommes comme le sénateur Landry, qui honore sa verte vieillesse en la dépensant sans compter au service de la justice opprimée; comme le R. P. Charlebois, o.m.i., un de ces prêtres admirables comme notre race en a toujours produit et à qui elle doit tant; comme le sénateur Belcourt, le vaillant lutteur libéral, qui combat côte à côte avec son collègue conservateur M. Landry, pour la défense de la minorité franco-ontarienne: ces noms, et d'autres non moins respectables qu'il serait facile d'énumérer, lui inspirent une confiance inébranlable.

Relativement au "Sou de la Pensée franaise" et à l'usage qui en a été fait, nous trouvons dans le registre des délibérations de la Société Saint-Jean-Baptiste, volume 5, pp. 313 et 314, aux minutes de la séance du Conseil Général tenue le 29 juin 1914, l'exposé de faits suivants:

"M. Asselin parle ensuite de l'opportunité qu'il y aurait, pour le Conseil, de faire une déclaration publique approuvant la manière dont l'Association d'Education d'Ontario a employé les fonds du "Sou de la Pensée française."

"Le Secrétaire donne lecture d'une lettre émanant de l'Association Canadienne française d'Education d'Ontario, ainsi que d'un état détaillé indiquant l'emploi des fonds provenant du "Sou de la Pensée française". Cet état se lit ainsi:

Suit dans le livre des minutes, l'exposé des dépenses faites par l'Association d'Education et soldées avec le revenu du "Sou de la Pensée française; puis les minutes continuent:

"Après avoir pris connaissance de ce document, les directeurs adoptent unanimement sur proposition de M. le Dr Nolin et de M. Thomas Gauthier, la résolution suivante: "Le Conseil de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, se déclare satisfait de l'usage judicieux, fait par l'Association Canadienne-française d'Education d'Ontario, des fonds qui lui avaient été remis provenant de la collecte du "Sou de la Pensée française."

"Constatant de plus que dans le cours de la dernière campagne politique, d'une si haute importance pour les intérêts de nos compatriotes, le **Droit** a été le seul journal français d'Ontario qui a défendu jusqu'au bout les droits des Canadiens-français, en sachant se tenir au-dessus des partis; que sans lui nos compatriotes auraient été complètement dépourvus d'organe indépendant, leur permettant de communiquer librement entre eux, de coordonner leur action et de faire l'éducation des voteurs sur l'importante question bilingue; le Conseil de la Société exprime son plaisir particulier de ce que la collecte de l'au dernier ait pu servir au soutien d'un journal indépendant des intérêts de partis, et formule l'espoir que les quelques malentendus provoqués dans la province de Québec par l'affectation d'une partie de la collecte au **Droit** soient dissipés à la suite de la vaillante attitude tenue par ce journal.

"Il est résolu, sur proposition de MM. Bérard et Nolin, que copie de cette résolution soit communiquée à tous les journaux français de la province, avec prière de publier."

Cette résolution exprime notre opinion aussi fidèlement que celle de l'Ancien Conseil, et sur l'emploi fait par l'Association d'Education, du **Sou de la Pensée française** et sur le journal le **Droit**, dont la disparition constituerait suivant nous, une véritable calamité pour la cause du français de l'autre côté de l'Ottawa.

L'affirmation qu'aucun effort de conciliation n'a été tenté, et qu'il n'a rien été fait pour convaincre nos adversaires de la réalité de nos droits et de la légitimité de nos réclamations, cette affirmation est exactement le contraire de la vérité. Les négociations privées ont précédé et accompagné la lutte ouverte; tous les moyens honorables ont été pris, tous les concours ont été invoqués, toutes les influences possibles ont été mises en branle; mémoires sur mémoires ont été soumis au gouvernement, et tout cela est venu se heurter, sans l'ébranler, à la ferme détermination de nos adversaires d'étouffer l'enseignement du français dans l'Ontario.

Quant aux reproches de violence adressés aux défenseurs du français dans la province voisine, ils ne nous émeuvent guère. D'abord, ils ne peuvent en aucune façon atteindre les officiers de l'Association d'Education, qui ont toujours gardé, dans des circonstances extrêmement difficiles et en présence d'un adversaire dont la déloyauté était évidente, une modération et une courtoisie dont il convient de les louer. Que certains de leurs collaborateurs se soient laissés entraîner à prononcer des paroles excessives, c'est incontestable, mais ces violences verbales, bien qu'explicables si l'on veut bien tenir compte de la qualité de leurs adversaires et du genre d'attaques dont ils doivent se défendre, ces violences verbales, disons-nous, n'enlèvent rien aux mérites, ni à la beauté de leur effort. Du reste, l'exemple de Louis Veuillot, qui fut, de l'aveu de tous, en même temps que l'un des plus grands, le plus violent défenseur de la cause catholique en France, les couvre.

Nous invitons donc nos compatriotes à ne pas se laisser troubler par les attaques dont les défenseurs attitrés du français dans l'Ontario pourraient être l'objet, et à redoubler de générosité à l'égard du fonds de secours de nos compatriotes ontariens: la cause est noble et grande et ne saurait être confiée à de plus dignes mains.

Le Conseil Général
de la Société Saint-Jean-Baptiste.

(1) Cet article était écrit avant que le **Temps** eût lancé son fameux canard de la remise du fonds de secours ontarien au Comité Permanent de la Langue française, qui en aurait l'administration. Inutile de dire que nous ne visons aucunement les citoyens honorables et distingués qui composent ce Comité.

"IT IS A LONG WAY..."

Dialogue entre un paysan de Roulers, en Belgique, et un soldat allemand:

—A quelle distance se trouve Ypres?

—Je ne sais pas.

—Vous n'y êtes donc jamais allé?

—Mais si!

—Alors, vous savez à quelle distance c'est.

—Je l'ai su, mais je ne sais plus...

—Attention, ne vous moquez pas, paysan...

—C'est pourtant ainsi. Dans le temps, je pensais que nous allions à Ypres en quatre heures. Mais je dois faire erreur.

—Comment cela?

—Mais oui, voilà cinq mois que vous êtes en route pour y aller!..

LE COIN DES DAMES

Je lisais il y a quelque temps dans un journal, **The Guide**, une lettre ouverte d'une "épouse" en larmes, racontant les chagrins, les déboires qu'elle a rencontrés sur son chemin depuis qu'elle a pris "mari".

Et pour mieux peindre son état d'âme, elle signe: "Désespérée"... "Pauvre âme", que je la plains, surtout si elle ne professe pas notre foi!!!

Quel langage lui tenir, si elle ne sait pas, comme nous "chrétiennes", que plus on souffre, plus on mérite!!!

Ensuite cette déception par trop douloureuse, ne provient-elle pas un peu de son erreur, de son attente...

N'a-t-elle pas placé trop haut ses prétentions?

N'a-t-elle pas trop attendu de la vie? Enfin que sais-je, s'il y a excès de susceptibilité, ou encore, l'épiderne trop sensible à la moindre piqûre d'épingles!...

Le mariage, étant le lot du plus grand nombre, fait bien des mécontents.

Volontiers, la jeunesse voit tout en rose, lorsque cet état apparait comme l'entrée mystérieuse d'un palais enchanteur: un ciel sans nuage, des fronts toujours sereins, une paix et une entente harmonieuses comme les cordes d'une lyre; voilà le rêve à vingt ans!

Hier est passé, et aujourd'hui?

La désillusion est le squelette de nos rêves, a dit avec raison: "quelqu'un". Le désenchantement vient donc de la comparaison de nos impressions, de nos espérances "d'hier", avec nos mécomptes et nos déceptions d'aujourd'hui!...

La jeunesse prise peu ces choses, que le "mariage" est gros de devoirs, de responsabilités et de redoutables dangers. Mais près d'une mère sérieuse, la jeune fille trouvera les lumières indispensables à son inexpérience. La route sera longue, la chaîne lourde pour "celle" qui, une fois engagée, reconnaîtra s'être trompée de chemin! Le "noviciat" n'existant pas pour cette vocation, on ne peut ni sortir ni revenir sur ses pas.

Si, comme je le pense, vous tenez à la vie, regardez bien le "pilote" qui se propose à la barre, avant de monter sur la nacelle, qui vous portera pendant toute votre vie, sur une mer parfois grosse de tourmente et de tempêtes... "Choisissez de préférence le "compagnon" au caractère droit, à l'esprit conciliant, aux goûts simples, à l'amour du devoir en tout et partout".—Je ne dirai pas de chercher une perfection, car ça ne se voit pas: il y aura encore assez de défauts avec lesquels il faut compter, même chez les hommes les plus austères.

Que les qualités solides et durables ne soient jamais sacrifiées à la belle tournure, au joli "minois".

Jamais, au grand jamais, de ces mariages de compassion, de pitié, de soi-disant apostolat.

De grâce, que le "préféré" partage vos croyances religieuses, et que dans l'occasion, il sache les afficher hautement. Illusion! témérité d'entreprendre à faire la "soeur de charité". Dans l'exaltation de l'amour, ces sacrifices ne vous font pas peur aujourd'hui.. mais demain... demain où en serez-vous avec votre conversion?

On objectera que pour parler avec compétence du "mariage", il faut être bien en connaissance de cause; à ceci je répondrai: "depuis nombre d'années je suis de cette confrérie, ce qui me vaut un titre à la confiance des "jeunes", tout en faisant "mienne" des paroles d'un "sage".

"Si Dieu vous envoie "l'amour" personnifié dans le "Prince Charmant", bénissez-le!... S'il vous en prive, bénissez-le deux fois, et même davantage".

Françoise des Bois..

20 juillet 1915.

Pour un rêve, c'en est un vrai que j'ai fait. Imaginez-vous que je me voyais déjà installée, bien au bord d'un beau lac bleu pour écrire ma prochaine chronique, ayant pour tout horizon la ligne démarcatrice où semblent s'unir le ciel et l'eau. Hélas! je me suis réveillée en face d'un grand brouhaha, et c'est au son du tintamarre d'une machine à broyer le gravois que je suis contrainte de barbouiller ces lignes. Le bruit désagréable que fait la pelle ramassant le sable fin sur le ciment me fait frissonner!

N'empêche que nous aurons un beau trottoir. Et nos pauvres os s'habituent à la bonne perspective d'une sécurité qu'ils étaient loin d'avoir sur les bouts de madriers limoneux dans les jours de pluie.

Quand, cet été, j'ai vu presque tout le monde déserter la ville pour aller se dégourdir sur une plage quelconque, j'ai été prise d'un sentiment d'envie ,je l'avoue.—N'est-ce pas naturel à un "poisson hors de l'eau?" J'aurais voulu partir aussi, aller me griser d'air pur, d'un soleil rotissant—je ne me plains pas de celui de la ville pourtant—tapoter dans l'eau tout le long du jour, de l'eau nette, pensez donc!!!

Si je n'avais pas été si grande, et si je n'avais pas craint de me faire dire encore: "Tu es bien enfant!" ma foi, j'aurais pleuré pour y aller... comme un petit enfant pleure pour avoir un joujou qu'on lui refuse. Je n'en ai rien fait, mais je suis restée avec mes regrets. Peut-être la joie du sacrifice suivra-t-elle???

Pour me consoler, je fermais les yeux et je refaisais mon dernier voyage sur les bords de ma grande mer bleue, je revivais les émotions qui me serrèrent le coeur en revoyant les Remparts et la vieille Citadelle que baigne le Saint-Laurent... Et puis, les belles heures passées sur la grève à guetter les vagues caressantes, à regarder, sans se lasser jamais, la longue trainée lumineuse que laisse sur l'onde le couchant glorieux, à jouir enfin de toute la puissance de son âme de la grande beauté que nous révèle cette fin du jour... et qui nous fait crier: "C'est trop beau!"

Vous savez, je suis un peu comme le barde breton si connu, Botrel, qui, dans sa chanson "l'Océan", déplore la perte des êtres aimés, ensevelis dans ses profondeurs et qui dit quand même: "J'aime l'Océan".

Et moi, comme lui, en dépit de la cruauté de mon fleuve qui m'a enlevé une petite soeur... et dût-il me prendre ce que j'ai de plus cher... je crois que dans ma haine, je dirais "J'aime mon grand fleuve, et béni soit Dieu qui a mis sur le sol natal cette superbe nappe d'eau reflétant le ciel."

Dommage, tout de même, que la nappe soit trop courte et que le Manitoba n'en ait pas son petit morceau! Mais je m'arrête—c'est effravant de livrer mon âme ainsi au public!—J'ai chaud aussi! Mais il ne faut pas songer à nous plaindre, puisque la chaleur fait mûrir le blé. La moisson sera belle, dit-on, et la moisson, si elle est réussie, c'est de l'argent, du pain pour nos pauvres!

Jacqueline des Erables.

3 août 1915.

QUESTIONS ENFANTINES

L'enfant est comme une plante rare et délicate; il lui faut des des soins tendres et dévoués. Pour l'enfant nerveux, toute mère doit comprendre à plus forte raison qu'elle doit être très prudente et que le bébé ne doit pas être un jouet pour son entourage. Il y a des personens et même des personnes âgées qui prennent plaisir à taquiner un bébé tellement que la pauvre mère est obligée de passer la nuit éveillée, essayant de tranquiliser ces pauvres petits qui ne peuvent dormir du tout ou qui s'éveillent à chaque minute parce qu'ils ont été trop excités. C'est vraiment cruel que de s'amuser ainsi aux dépens de la santé de ces chers petits êtres.

Toute personne, j'en conviens, aime à s'amuser avec un enfant joyeux, mais que ce soit dans le jour.

Le temps du repos pour l'enfant est de bonne heure dans la soirée et il doit y être préparé par des amusements tranquilles. Ecouter de la musique, regarder des images et écouter quelques bonnes histoires sont une excellente préparation à un bon repos et encore une fois on ne devrait pas jouer bruyamment, taquiner ou fatiguer l'esprit d'un enfant juste avant l'heure de son coucher.

On entend dire souvent: mon bébé est très nerveux, il fait le saut au moindre bruit; son sommeil est très agité. Ce n'est pas étonnant, je suis si nerveuse moi-même! C'est vrai, il est reconnu que l'enfant **hérite des nerfs de ses parents,** mais cela dépend aussi de la manière qu'on élève un tout jeune bébé. On dit que le cerveau se développe autant dans la première année que dans la vie toute entière. Ainsi la paix et la tranquillité doivent-elles règner près de son bereeau.

On ne doit jamais donner des sirops calmants à un bébé sans l'avis du médecin et on a beau vous dire que ces sirops sont inoffensifs, que telle ou telle mère s'en sert avec d'heureux résultats, que c'est mieux d'endormir l'enfant que de le faire souffrir; ne les croyez pas, car ce qui semble faire du bien au bébé dans le moment présent, est un poison lent, et dans quelques années vous serez surprise d'avoir des enfants délicats avec si peu de santé.

Gertrude.

DE LA MODE

C'est en France qu'on a conçu l'idée de nommer les différentes nuances de certaines couleurs. Ainsi la couleur **Joffre** va graduellement du bleu pâle au bleu foncé.—**Turco** est un rouge écarlate.—**Victoire** est un bleu très vif.—**Poudre,** gris, et **Tranchée,** sable ou potée.

* * *

La mode attire l'attention de toute femme soucieuse de sa toilette sur le choix de garnitures dont s'orneront les robes cet automne. On parle beaucoup de fourrures, et avec raison; cela donne au costume un très grand cachet d'élégance et même l'imitation n'est pas à dédaigner.

* * *

Le cachemire indien dont le tissu est si riche et dont les couleurs sont si exquises sera l'étoffe à la mode pour l'automne et l'hiver. Une serge très fine appelée **voile-serge** (une production de Rodier) aura aussi beaocoup de vogue pour les toilettes d'hiver.

* * *

Il est cureiux de voir tant de chapeaux en serge. Surtout les turbans, petits chapeaux, sont tous faits de cette étoffe. Plusieurs sont unis sans garniture; d'autres sont garnis de plumes ou de ruban taffetas de la même nuance que la serge du chapeau.

* * *

On peut dire, avec raison, que c'est une saison où le bleu est la couleur la plus adoptée. Après le bleu, le blanc est très populaire, et on remarque beaucoup de costumes en drap écossais blanc, genre militaire avec poches, ceinture et de gros boutons.

RECETTES

Salade au riz

Faites cuire une demi-livre de riz dans deux pintes d'eau bouillante un peu salée pendant vingt minutes. Coulez et ajoutez deux cuillerées à soupe de beurre, un peu de sel et du poivre. Versez dans un moule bien graissé et quand le riz est bien froid, tournez-le dans un plat; énlevez le milieu et remplacez par de la laitue et de petites fèves cuites mélangées avec de la mayonnaise. Décorez avec de la laitue.

* * *

Blanquette de Poulet ou de Veau

Ingrédients: La viande cuite d'un poulet ou de veau; ½ tasse de crême; 1½ de lait; 2 cuillerées à soupe de beurre; 2 oeufs; sel et poivre; 2 cuillerées à soupe de farine.

Préparation. —Défaites la fleur et le beurre ensemble. Ajoutez le lait et la crême et brassez tout le temps sur un feu vif jusqu'à consistance épaisse. Séparez les blancs des jaunes et battez-les bien séparément et ajoutez à la sauce ainsi que le poivre et sel. Jetez le poulet ou le veau coupé en petis morceaux dans la sauce et servez immédiatement.

* * *

Gâteau d'éponge

Ingrédients: oeufs; 3 tasses de sucre blanc; 1 tase d'eau froide; 4 tasses de farine; 4 cuillerées à thé de poudre à pâte; essence au goût.

Préparation: Battez bien les jaunes d'oeufs avec le sucre. Ajoutez l'eau froide ainsi que les blancs d'oeufs battus en neige et l'essence. Sassez bien la poudre avec la farine et mélangez avec le reste. Faites cuire dans un fourneau modérément chaud trente-cinq minutes.

E. R.

MOELLE DE LIONS...

J'ai là, sur la grande table où j'aime à écrire, ce que les Anglais appellent **the Roll of Honor,** le Tableau de l'Honneur.

Ce sont les feuilles des grands illustrés où sont publiées les photographies des soldats cités à l'ordre du jour. Ces feuilles s'accumulent depuis des mois; je vis au milieu d'elles, elles me font du bien, et elles doivent en faire à d'autres.

Ce qui me frappe, tout d'abord, c'est la variété des types.

La fleur rouge du sacrifice splendidement consenti pousse à tous les âges et sur tous les terrains.

Sans doute, il y en a qui ont "la tête à ça".

Belles figures graves, aux yeux profonds, où toute la race française semble regarder... Soldats crânes à l'allure offensive... jeunes officiers brillants... territoriaux trapus, barbus, dans la plénitude de leurs forces et de leurs doubles muscles... terribles "**torriaux!**..." comme aurait dit Daudet.

* * *

Mais, à côté de ceux-là, que de figures déconcertantes!... que d'enveloppes qui n'auraient rien révélé des trésors qu'elles abritaient!...

Il y a là des visages d'enfants..

Je vois, par exemple, le petit **Roger Caplain,** maréchal des logis au 11e d'artillerie, avec la mention suivante:

Très grièvement blessé d'un éclat d'obus à la jambe, dans la caponnière de sa pièce. A fait preuve d'un courage et d'un sang-froid remarquables en faisant éteindre un commencement d'incendie, en dirigeant les hommes qui l'emportaient le long du boyau de tranchée, et en plaisantant sur sa blessure en disant: "On mettra un morceau de bois à la place."

Il est photographié en civil, avec un col rabattu et une petite jaquette; il paraît si jeune, qu'on cherche presque le brassard de première Communion.

D'autres sont de pâles employés à lunettes, arrachés hier au pacifisme de leur rond-de-cuir administrtif. Et, par leurs vertus guerrières, ils ont stupéfié même les plus poilus.

D'autres ont des têtes de savants, de rêveurs, des yeux très doux. Et ils se sont révélés terribles dans l'action, tenaces dans l'effort, sans murmure devant la mutilation et la mort.

Il y a même un très jeune marié. Il est là, tout souriant, avec sa cravate blanche et sa redingote. Or, sous cette photographie inattendue, on raconte que le jeune Jules Boillet, sergent au 34e d'infanterie, s'est conduit en héros sous un bombardement terrifiant, et, après une lutte acharnée, a brisé l'offensive ennemie...

Rien que ça!...

* * *

Et c'est partout ainsi dans ces pages.

On croit entendre une litanie guerrière, dont les blessures et la mort deviennent le terrible leitmotiv.

Alors, on se dégoûte soi-même en lisant ces lignes, courtes comme des traits d'eau forte.

On vomit son moi, ses exigences, ses ridicules neurasthénies, tout son égoïsme.

De quoi, pâle civil aux pantoufles exactes et au ventre rebondi, oseras-tu te plaindre devant des notes comme celles-ci:

Robert-Louis Delon, lieut. au 4e bat. d'inf. légère d'Afrique:

A fait preuve de la plus grande ardeur et d'un entrain remarquable pour conduire sa troupe à l'assaut des retranchements ennemis, le 9 novembre. Blessé de deux balles au ventre, a refusé avec le plus grand sang-froid le secours de ses chasseurs, pour qu'ils ne soient pas frappés par les balles ennemies.

Emile Sengelen (cit.), sous-lieut. au 21e bat, de chass. à pied:

Ayant porté un ordre et se trouvant surpris par l'ennemi, est revenu au bataillon en tuant deux Allemands à coups de revolver et en défilant tranquillement sous le feu de l'infanterie et des mitrailleuses.

Le lendemain, entouré par les Allemands, a pris un fusil et a été retrouvé plus tard frappé d'une balle au coeur, à côté d'un tas de douilles vides.

Jean Massion (cit.), cap. au 48e d'inf.:

Frappé mortellement au moment où il entrainait avec un courage au-dessus de tous éloges sa compagnie à l'attaque d'une position allemande. Malgré ses blessures, se trainant à genoux, continuait à commander ses hommes, "jusqu'à la mort".

Eugène-Edouard Philit (cit.), serg. au 64e bat. de chass. à pied:

Etant chef de poste et attaqué par une troupe supérieure en nombre, a continué, bien que mortellement frappé, à exercer son commandement et. "au moment de mourir", a crié à ses hommes: "Continuez à tirer!"

Et je n'ai pas choisi... Pendant des pages et des pages, c'est le même héroïsme.

* * *

Et alors, savez-vous ce qu'il faudrait?

C'est que tous ceux qui ont des enfants sous leur direction, les abreuve à ces sources-là.

Ce serait nourrir leurs âmes, comme on nourrissait Achille, avec la moelle des lions!

Je vois les enfants, le soir, autour de la table familiale. La place du père est vide, car il se bat.

Alors la mère lit à ses chéris les pages de gloire; et, tout songeurs, les petits vont en rêver, la nuit, après leur prière.

Je vois les enfants à la fin de la classe...

—Debout, tous!... a dit l'instituteur d'une voix solennelle... Je vais vous lire ce que font là-bas ceux qui se battent pour nous...

Dans un grand silence, la lecture commence...

Oh! comme on l'écoute!...

Des poings se serrent, des éclairs luisent dans les jeunes yeux, les poitrines sont haletantes, les coeurs toquent plus vite..

—Et maintenant, continue l'instituteur, nous allons dire une prière pour les prisonniers, les blessés et les morts...

Je me figure, qu'en traçant son dernier signe de croix, chaque enfant redressera les épaules, fixera l'avenir, et dira tout bas:

—Quand ce sera mon tour... moi aussi je saurai mourir!...

Et ce **moi aussi,** c'est la sécurité de la race.

* * *

Et ne gloussez pas:

—Mais, vous allez les fanatiser!...

C'est précisément ce que je veux!

On est exposé à rencontrer de tel geignards, de tels lâches dans la vie, que jamais nos enfants n'auront les ailes trop vigoureuses pour s'élever au-desus de ces préparateurs de désastres.

Déroulède, lui aussi, était un fanatique; et c'est de ce fanatisme là que notre victoire est faite.

Quand les femmes de Sparte attendaient la venue au monde de leurs enfants, elles s'entouraient de belles choses, de beaux dessins, afin que l'âme du petit citoyen fût d'**avance** informée par des impressions de beauté.

Entourons aussi les nôtres d'une atmosphère d'héroïsme... Grandissons-les à la hauteur de leurs devanciers, et, à pleines mains, trempons leurs âmes dans le sang des martyrs de la patrie..

Pierre l'Ermite.

LA CHARGE DU LANDSTURM

Les gamins bruxellois exercent toujours leur humour aux dépens des épais ennemis installés chez eux. Voici une de leurs dernières prouesses, qui est vraiment savoureuse.

Le lendemain du jour où les aviateurs des alliés vinrent si heureusement démolir le hangar d'Evere avec le zeppelin qui s'y trouvait, une bande de deux cents gamins, rangés en bataille et marchant au pas de parade avec accompagnement de fifres et de tambours — comme les soldats teutons — s'avançaient bravement place Dailly, à Bruxelles. Ils chantaient à tue-tête un refrain flamand dont voici la traduction:

La Belgique est bien trop petite,
La Belgique doit devenir plus grande.
La Belgique est bien trop petite,
De la mer jusqu'au Rhin il faut qu'elle s'étende!

Quand le sous-officier du poste alemand de la place vit cet horrible spectacle qu'une foule toujours grossissante suivait, très amusée, son sang ne fit qu'un tour. Il se précipita au corps de garde pour faire son rapport et aussitôt après une douzaine de landsturmers, baïonnette au canon, s'avancèrent pour disperser le subversif cortège.

En voyant la menace qui s'approchait, le capitaine des gosses, avec un calme impertubable, commanda:

—Au pas de gymnastique.. En avant...arche!...

Et la bande, d'un seul mouvement, pris le pas de course tandis que la foule s'esclaffait.

Le feldwebel des landsturmers, en bon Allemand qu'il était, donna dans le panneau: il commanda la poursuite!

Mais les landsturmers étaient vieux et il faisait si chaud! On vit donc les pauvres se mettre au trot comme de gros chevaux poussifs, tandis que les gosses, vifs et alertes, prenaient le large avec aisance.

Alors ce fut inénarrable. Quand les gamins avaient une avance suffisante, leur capitaine leur commandait le pas de parade. Mais dès que les landsturmers arrivaient à quelque cent mètres d'eux, il réordonnait le pas de gymnastique. Et les Boches chargeaient toujours, baïonnette au canon, cette troupe fuyante et bruyante, par le boulevard Lambermont et le boulevard Militaire. De guerre lasse enfin, voyant bien qu'ils n'auraient pas le dernier mot, les Allemands abandonnèrent la partie et revinrent, dépités, furieux et... couverts de sueur, vers la caserne de la place Dailly.

La foule n'aurait osé manifester son hilarité. Mais tandis que les soldats passaient, on vit les spectateurs de leur déconvenue se mettre à s'éponger le front longuement avec des airs de commisération.

Et voilà comment on se venge de la kultur au pays de Brabant.



Pour Lire au Foyer le Dimanche



NEUF MILLIONS

(Action Catholique)

Nous ne savons si tous nos lecteurs ont remarqué la courte dépêche que nous avons publiée hier au sujet de la déclaration du ministre des Finances russe, que l'épargne s'était accrue de $9,000,000,000 en Russie depuis que ce pays est entré dans la voie de la tempérance.

La déclaration vaut certes celle des voyageurs problématiques qui voudraient faire croire à la stagnation des affaires canadiennes parce que brasseurs et distillateurs n'ont plus leurs coudées franches dans nos campagnes.

Ainsi une orientation plus saine de la mentalité russe aura produit ce phénomène d'enrichir la nation au moment même où il lui faut faire face à la dépense énorme de $500,000,000 par année à cause de la guerre. Sans doute le paysan, l'ouvrier, comme l'homme de la noblesse, russes devront contribuer de leurs deniers au paiement de cette dette nationale. Mais le peuple aurait été obligé de payer quand même cete dette, et il se trouve en bien meilleure condition pour contribuer à son extinction que s'il avait été, comme auparavant, la victime d'une passion dégradante et ruineuse qui aurait diminué sa capacité de travail, et aussi de gain, au moment où ses charges auraient augmenté. Grâce à cette bienfaisante mesure de tempérance, il se trouve maintenant dans la meilleure posture possible pour supporter sa part de fardeau. Si les taxes qui pèseront sur lui seront plus lourdes, les $9,000,000,000 d'économie que sa frugalité lui a permis d'accumuler lui permettront de prendre part aux emprunts populaires lancés par l'Etat, et de retirer par la suite les intérêts payés par ce même Etat, de sorte que son sort sera en quelque sorte amélioré.

L'Etat, de son côté, trouvant chez ses administrés toutes les ressources dont il a besoin, se trouvera beaucoup plus libre pour faire face à ses obligations et surmonter les difficultés de l'heure présente. Il n'aura pas besoin d'aller ailleurs chercher des capitaux; ses administrés, possédant une capacité de travail encore accrue par la tempérance, l'obligeront aussi de moins en moins à recourir aux usines étrangères pour la fabrication de son matériel de guerre. Ce sera, non plus un cercle vicieux, mais un cercle heureux où tous les sacrifices de la nation se transformeront en bénéfices, et tourneront au bien de tous et de chacun.

Et voilà où la tempérance peut conduire un peuple qui a le courage de la pratiquer. Il y a loin de ces résultats, d'une éloquence si convaincante, à ces affirmations des intéressés, et aussi des gens qui se font des convictions mal assises, que restreindre le commerce de l'alcool, c'est priver l'Etat de ressources qu'il ne peut se procurer ailleurs.

L'alcool fait des pauvres, des malades, des criminels.

La tempérance fait des épargnistes, de solides travailleurs, d'honnêtes et utiles citoyens.

De quel côté est le profit? Les milliards russes le montrent d'une manière très claire.

"COUPEZ L'ALLUMAGE!"

A l'entrée d'un pont gardé par des territoriaux, dans le Midi, se présente un soir, après six heures, ses deux lanternes allumées, une superbe auto qui veut forcer le passage. Aussitôt, la sentinelle lui barre la route. Le conducteur a beau insister, le factionnaire est inflexible. Tandit que la discussion se prolonge, survient le chef du poste. S'apercevant que le moteur de l'auto n'est pas arrêté, il s'écrie: "Coupez l'allumage!" Aussitôt le zélé factionnaire brandit la crosse de son fusil et frappe à tours de bras les deux lanternes de l'auto, qui sont émiettées en un clin d'oeil, au milieu des cris et des rires.

PETITES REINES!

Un bon nombre de nos jeunes filles rêvent de traverser la vie en reines.

Les travaux domestiques semblent leur être un dégoût. Leurs mains si fines, si blanches, faites, ou, pour effleurer les touches d'un piano ou pour pincer les cordes de la harpe ne voudraient se plier à ces humbles travaux du ménage qui sont du ressort d'une bonne ménagère.

A quoi cela tient-il, dites-moi donc?

Je serais tentée de dire à ces mamans si idolâtres de leurs enfants que c'est leur faute et leur très grande faute si leurs petites filles grandissent avec des idées fauses sur la conception de la vie.

Les mamans se font des jouets de ces enfants dans leur bas âge. Il n'est pas d'étoffes assez soyeuses pour habiller ces poupées; rubans, satins et chiffons sont tous mis à contribution pour orner leurs têtes. Les petites entendent parler de la mode et croient que c'est pour la suivre dans toutes ses exigences qu'elles ont été mises sur terre. Les mamans attachent tant d'importance à ces bagatelles!

Pauvres chères mamans! vous ne savez ce que vous faites! à voir votre conduite, on croirait que vous n'avez pas d'âme, ni vos petites... tout converge pour le corps, et l'âme de vos enfants, qu'en faites-vous? Vous les élevez comme des païennes...

Vous vous plaindrez plus tard du peu de goût de vos enfants pour le travail... Elles vous laisseront volontiers la charge du ménage, ne prenant pour leur part que les travaux de fantaisie... Les sorties, les visites, courses aux magasins absorbent leur temps et ce qui leur en reste est pris pour la toilette...

A quoi bon vous plaindre?... Elles savent si bien mettre en pratique les leçons reçues de vous dès leur petite enfance... Ont-elles quelquefois entendu parler de prière, de sacrifice, de vie chrétienne? Oui, au couvent, pendant leurs années d'études... Mais que vous démentez par votre peu de piété l'enseignement qu'elles ont reçu de leurs maîtresses!

Vous en aurez un compte à rendre, petites mamans si païennes.. apprêtez-vous à trembler quand vous lirez sur la page de votre vie: bagatelle; modes; plaisirs; théâtres; mauvaise éducation des enfants, etc., etc.

Le devoir était là, devant vos yeux; il falait faire aimer le travail à vos enfants, leur enseigner la piété, le sérieux dans leur conduite; leur apprendre la charité envers les pauvres, et au mot être une mère selon le coeur de Dieu.

Et vos jeunes filles n'auraient pas grandi avec l'idée d'être de petites reines à qui tous les hommages sont dûs...

Et elles ne deviendraient pas comme vous des mères païennes ne sachant pas se mettre en face de leurs responsabilités!

R.

LES BELGES SE MOQUENT DE LEURS OPPRESSEURS

Dès que les Belges surent que l'Italie se joignait aux alliés, toute la population bruxelloise arbora sur la poitrine les couleurs italiennes. Aussitôt, le général von Bissing publia une proclamation interdisant le port de ces couleurs. Elles disparurent, en effet, mais furent instantanément remplacés sur toutes les poitrines par un tube de macaroni. Et le général von Bissing n'osa pas défendre le port de cet emblême.

Il n'est pas de plaisanterie que les Bruxellois ne fassent sur leurs oppresseurs. **Excelsior** dit qu'en ce moment, ils se passent sous le manteau de petits papiers portant ce rébus:

671 Belge
71 Lion
671 Allemand
71 Cochon

Ne lisez pas: six cents soixante et onze, ni même, à la manière belge: six sent septante et un, mais épelez chiffre par chiffre: six, sept, un, en prononçant: si c'est un... Y êtes-vous?

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

Nous avons souvent signalé à nos lecteurs des cas d'héroïsme religieux. Maintes fois leurs auteurs ont été décorés officiellement pour leur bravoure et leur courage. Entre tous ces actes de sacrifice de soi-même, les plus beaux sont certainement les plus obscurs, ceux qui se sont accomplis de la plus modeste façon, le plus simplement du monde. Et nous n'en savons pas qui à ce titre mérite plus d'être rapporté au monde que celui du curé de Hockay s'immolant volontairement pour sauver ses ouailles. Cela a le sublime du martyre des premiers chrétiens.

Le **XXe Siècle** nous garantit l'authenticité de ce récit.

"Hockay est un village de 250 habitants, dans le Luxembourg belge, à courte distance de la frontière allemande. Les Allemands y arrivèrent le 4 août. A leur entrée, on entendit un coup de feu. Ils prétendirent que le coup était parti de l'église et ils se rendirent au presbytère.

Ils n'y découvrirent qu'un vieux revolver, mais cela ne les empêcha pas d'arrêter le curé, son père, sa soeur et plusieurs autres personnes. On les conduisit sous escorte à Tiège, situé à une lieue de Spa.

Ces malheureux priaient tandis que les soldats du kaiser les insultaient, les accablaient de railleries et même de crachats. A Tiège, on leur dit: "Vous allez être fusillés tous, si, ce soir, on n'a pas découvert le coupable".

Le soir venu, comme aucun des malheureux — et pour cause! — n'avait désigné le coupable, on vint les chercher pour les conduire au lieu de l'exécution.

C'est alors que le curé se dressa devant l'officier et lui demanda si sa vie suffirait pour sauver celle de ses compagnons.

L'officier accepta en ricanant et le curé prononça ces admirables paroles: "Puisque vous prétendez qu'on a tiré sur vous, que vous ne trouvez aucun coupable et que vous voulez nous fusiller tous quand même, je prends la responsabilité sur moi, en espérant que ma vie suffira pour sauver mes paroissiens, mon père et ma soeur. Je me livre à vous, faites de moi ce que vous voudrez, mais rendez-leur à tous la liberté."

Ainsi fut fait, et, quelques instants après, ce prêtre héroïque était fusillé dans une petite prairie à proximité de la voie du train électrique Verviers-Spa, à quelques centaines de mètres au-dessous du Bois-des-Gattes et près de la route de Verviers à Trois-Ponts!"

LE PAPE DEPLAIT AUX ALLEMANDS

L'autorité militaire allemands a interdit à tous les journaux d'Allemagne de publier la déclaration officielle du cardinal Gasparri, exprimant les vues du Pape sur la Belgique. On se rappelle que dans cette lettre du cardinal-secrétaire d'Etat il était dit en termes des plus catégoriqus que le Pape a condamné la violation de la neutralité de la Belgique par les Allemands.

L'INCINERATION OBLIGATOIRE EN FRANCE

La Commission du Sénat a rejeté le projet de loi voté par la Chambre française lequel rendait obligatoire l'incinération des corps des militaires non identifiés. Le Sénat français mérite des félicitations: elles ne lui font pas défaut dans la presse française tant incroyante que catholique. Peu de projets de loi ont soulevé d'aussi violentes protestations en terre de France. Il n'est pas au monde un peuple qui ait autant de respect et de vénération pour ses morts que le peuple français. Croyant ou non le Français demeure par le souvenir respectueux lié à ses morts. Le lieu de leur repos lui est sacré. Et toute violation qu'on en fait directement ou indirectement le touche au plus douloureux de son être. Sa sensibilité paraît encore plus vive en temps de guerre, quand les enfants de la patrie meurent pour elle le sourire aux lèvres. Il considère des martyrs de la patrie ceux qui lui ont donné leur vie et leurs espoirs. Un nouveau caractère sacré s'attache à leur dépouille: lui demander de consentir à ce qu'on la réduise en un peu de cendre que le vent emportera c'est lui demander un acte qui a quelque chose de sacrilège. Tombés pour la terre de France, c'est dans les entrailles de cette terre tant aimée et chérie que ses fils doivent dormir leur dernier sommeil. Là on pourra venir honorer leur sacrifice à la patrie, prier sur leurs tombeaux immortels. Morts, il vivront encore avec la France par l'hommage continuel de reconnaissance et d'amour que les générations libérées par le sacrifice de leurs vies viendront déposer sur leurs tombes.

De tous les coins de la France l'on a protesté contre l'incinération obligatoire. Croyants et incroyants, riches et pauvres, nobles et paysans se sont rencontrés dans une commune pensée de respect pour les fils de la patrie tombés face à l'ennemi en faisant de leurs corps un rempart à la patrie en danger. Mais c'est des tranchées que sont venues les protestations les plus douloureuses et les plus éloquentes. Oh! ces sublimes petits soldats de France. Il ne leur coûte guère de donner leur vie pour la patrie; ils le font les yeux pleins de sourire et le coeur tout joyeux de penser que leur poitrine sera une des parcelles de l'impénétrable murailles qui sauvera le sol natal. Mais cette terre de France ils l'aiment trop, ils lui sacrifient trop gaiement et trop généreusement leur vingt ans, leur belle jeunesse, pour ne point vouloir demeurer toujours avec elle, pour ne pas demander que leurs corps deviennent en quelque sorte identifiés à cette terre à laquelle ils se sont donnés sans réserve et pour ne plus jamais se reprendre. Ce sont ces généreux sentiments qu'ont exprimés des centaines de lettres de soldats dans les tranchées. M. Maurice Barrès les a copieusement cités dans l'**Echo de Paris**. De cette gerbe tout embaumée du réconfortant parfum de l'héroïsme de France, nous détachons l'émouvante protestation qui suit. Seul un enfant de France pouvait l'écrire.

"Nous nous ferons tuer quand on voudra, où l'on voudra, le sourire aux lèvres. Mais qu'au moins un camarade puisse encore prier sur notre tombe.

"Au bord des routes, on ne verrait donc plus ces tombes ni ces croix devant lesquelles nous défilons les jours de relève. En les voyant cependant, un courage nouveau entre en nous; nous voulons venger les camarades tombés dans cette reconquête pied à pied de notre France.

"Il y a un mois environ, ma compagnie était au repos dans un village proche des lignes, aux abords de Reims. Les gourbis se trouvaient en bordure de la route. Un peu plus loin, trois croix, trois tertres fleuris étaient alignés: les braves tués semblaient garder encore le fruit de leur conquête. La soupe du soir venait d'être servie, et, la gamelle posée sur nos genoux, nous mangions en silence, l'esprit bien loin. Trois petites filles arrivent du village portant un panier rempli de fleurs des champs, et chacune se met avec soin à fleurer "sa" tombe. Sur les croix noircies par la pluie, elles posent les bleuets et les coquelicots. Le panier vide, elles disent un bout de prière et s'en vont. Leur geste fut si simple et si beau que j'en eus les larmes aux yeux. Les trois braves pouvaient dormir en paix, les enfants de France ne les oubliaient pas.

"Le lendemain, au même endroit, le soir tombait. Un légionnaire au front tatoué, qui avait fait vingt ans de légion, passait. La marche et les yeux accusaient les libations de la soirée. En arrivant à la hauteur des croix, il rectifia du mieux qu'il put son allure et, portant la main au képi, salua. Comme nous le regardions: "Ecoutez les gas! j'vaux pas grand'chose... j'ai fait de tout dans ma vie... mais quand j'vois ça, j'salue toujours."

"Ca, c'étaient les croix, les tertres, les soldats morts pour la France. Ca, c'est aussi ce qu'un vote incompréhensible va supprimer pour le remplacer par une coutume païenne. Plus de croix, plus de tertres! rien qui puisse nous dire à nous les jeunes: "Voilà jusqu'où nous sommes allés.... continuez!"

Non, ... l'on ne nous brûlera pas!

MESDAMES, MESDEMOISELLES

Ce n'est ni un discours, ni une dissertation que je veux vous faire. Tout simplement je veux vous laisser entendre un écho de la conférence du Dr E. Dubé, aux dames et aux demoiselles, à l'exposition Anti-Alcoolique de Saint-Jean-de-la-Croix.

Elle peut se résumer dans cette phrase:

Mesdames, mesdemoiselles, pour remplir votre part dans la lutte contre l'alcool, gardez vos maris et vos jeunes gens chez vous; et vous spécialement jeunes filles, ne vous laissez jamais fréquenter par un jeune homme qui aime le petit coup.

Mesdames, gardez vos maris chez vous. C'est plus facile à dire qu'à faire, m'objecterez-vous. Eh bien voyons. Pour développer cela, le conférencier nous montre deux espèces de ménage.

Dans le premier monsieur s'appelle: Paul, madame: Blanche.

Monsieur Paul et Madame Blanche sont jeunes encore. Paul arrive de son travail. Il a peiné toute la journée, il est fatigué, et avec cela il arrive à la maison tout couvert de poussière.

Il ouvre la porte:

Premier bonjour: Voyons Paul essuie donc tes pieds avant d'entrer, tu vas tout salir mes tapis.

Deuxième bonjour: Ah bien, ne m'embrasse pas comme cela, tu es trop barbouillé.

Troisième bonjour: ne mets donc pas ta pipe là, tu vas brûler mon tapis de table ou bien le salir avec la cendre.

Quatrième bonjour: Tiens prends donc le petit; je l'ai eu toute la journée, c'est bien le moins que je me repose un peu.

Cinquième bonjour: Tu sais, mon Paul, j'ai eu bien du travail aujourd'hui, je n'ai pas pu faire cuire les patates pour ton souper. Tu t'en passeras.

Sixième bonjour: Bon, il y a longtemps que je veux te dire ça. Tu sais, tes amis, un tel, un tel, je ne veux plus voir veiller ces gens-là ici; ça fume, ça ne fait attention à rien, je suis obligé de refaire mon ménage à chaque fois.

Et ainsi de suite tant qu'on en veut sur ce ton. Ce pauvre Paul ne sait pas trop comment se tourner; chez lui, il n'est presque pas chez lui. Qu'arrive-t-il? Paul aime bien un peu à se divertir, à fumer sa pipe à son aise, à causer avec ses amis. Puisqu'il ne peut pas le faire chez lui, il le fera ailleurs. Sous un prétexte ou sous un autre, il sort de temps en temps le soir, puis plus souvent, prend l'habitude d'aller à l'hôtel prendre un coup avec les amis. Insensiblement notre Paul en arrive à aimer beaucoup trop à prendre son coup, il devient en peu de temps un ivrogne, au grand désespoir de la pauvre Blanche, qui se plaint et se lamente et ne se doute pas que c'est sa faute.

C'est la vérification du vieux refrain:

Si les hommes sont ivrognes.
Ca dépend des Créatures.

Evidemment ce n'est pas toujours ainsi, mais souvent, la malheureuse femme d'ivrogne pourrait faire son mea culpa.

Passons à un autre ménage, ou l'épouse s'y prend d'une façon toute différente de celle de Madame Blanche.

C'est avec joie qu'elle va au devant de son homme, elle ne regarde pas s'il a un peu de boue aux pieds, s'il est barbouillé, elle l'embrasse tel qu'il arrive et n'a pas toute une série de recommandations à lui faire. Un bon souper chaud où rien ne manque l'attend. Il peut fumer à son aise, recevoir ses amis chez lui quand il veut. Enfin il est chez lui et il le sent comme il se sent aimé.

Cette épouse sait qu'un mari vaut plus cher qu'un tapis ou des beaux rideaux avec de beaux plis.

Pensez-vous que cet homme-là sera aussi tenté que l'autre d'aller se récréer en-dehors de son foyer. Non puisqu'il a tout l'agrément chez lui.

On peut faire les mêmes observations sur la manières d'agir de le mère à l'égard des enfants. L'enfant doit être bien élevé sans doute; mais il faut qu'il se sente bien chez lui qu'il ait lui aussi tout l'agrément qu'il désire à la maison; afin que, en grandissant, en s'émancipant, il ne soit pas porté à s'éloigner avec empressement de la maison pour devenir un pilier de buvette.

Mesdemoiselles, vous avez votre part vous aussi dans ce soin de rendre l'intérieur agréable pour votre père et vos frères.

Mais le point que je veux vous rappeler avec le Dr Dubé, est celui-ci: Ne vous laissez pas fréquenter par un jeune homme qui aime son petit coup.

Pourquoi? Parce que, s'il aime à prendre son petit coup à 19, 20 ans, il est très, très à craindre qu'à 30 ans il aime à prendre un gros coup. D'autre part, ne vous bercez pas de l'illusion de le corriger après le mariage. L'expérience est faite, c'est absolument inutile, vous n'y réussirez pas plus que les autres.

Ce n'est pas seulement la perspective des misères inévitables d'un foyer d'ivrogne qui doit vous arrêter. C'est surtout l'avenir de la famille que vous fonderez. C'est la pensée de cette effroyable hérédité alcoolique dont les conséquences sont si désastreuses.

Que de jeunes mères pleurent sur le berceau plusieurs fois vidé par la mort; cette mort qui vient cueillir tant d'enfants, que la mortalité infantile est devenue un fléau. La cause, quelle est-elle souvent? L'alcoolisme du père.

Pourquoi tant d'enfants sont-ils rachitiques, idiots, infirmes?.. Pourquoi? ils ont un père alcoolique.

Pourquoi tant de mères pleurent-elles sur leurs jeunes gens qui les déshonorent par leurs vices? Pourquoi? ces jeunes gens ont un père alcoolique, ils sont les victimes de cette terrible hérédité; qui est peut-être le mal le plus digne de considération dans cette question de l'alcoolisme.

J'ai pensé que ces quelques idées, retenues d'une causerie faite par un homme d'expérience, pourraient vous être utiles chères lectrices de la **Tempérance**. Faites-en votre profit.

L. P.

A PROPOS DE LECTURES

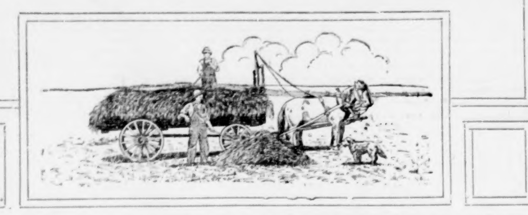
Au XVIIe siècle une dame ne se couchait pas sans avoir lu au moins cinquante pages d'un auteur sérieux. (Lacordaire).

* * *

"Des livres qui trompent sur la vie et qui enfantent des chimères, il s'en publie tous les jours. Il y en a que l'on appelle des bons livres. Ils le seraient, en effet, lus à petite dose; mais on en fait sa lecture unique, sous prétexte que ce sont de bons livres, et cela même les rends mauvais. L'intelligence s'y accoutume, perd le goût des lectures sérieuses, et devient bientôt, comme eux, vide et faible. Dussions-nous sembler prêcheur, il faut pourtant que nous le disions: on n'a pas rempli, devant Dieu, tout devoir envers soi-même quand on a gardé sa volonté droite et son coeur pur. Il faut encore garder son intelligence de la niaiserie, de l'illusion et de l'erreur. Ne laissons pas ce divin instrument se couvrir de rouille. Exerçons notre esprit; dilatons-le dans la lumière; n'endormons pas sa soif de savoir, puisqu'il est fait pour la vérité.

"Lire des livres sérieux, c'est une habitude comme une autre: elle se prend et se perd de la même façon. Essayons donc de la prendre, si nous ne l'avons pas déjà. Cela nous coûtera quelque peine, peut-être; mais les joies profondes de l'intelligence que, seule, la lecture sérieuse procure, nous en récompenseront au centuple et nous nous étonnerons bientôt d'avoir pu nous plaire aux livres que nous aurons délaissés."

Autour de la Ferme



Défiez-vous d'une récolte passable. La récolte est belle partout cette année, excepté chez ceux qui ont persisté à jeter leur semence dans du terrain tout à fait infesté de mauvaises graines. Celles-ci ont pris l'humidité de la terre et ce pauvre grain, qui poussait tant bien que mal, attardé par la gelée du 15 juin, s'est vu dépasser par ses compagnes voleuses qui ont fini par l'étouffer.

Tout de même la récolte est bien passable, même sur les terrains plus ou moins bien préparés; mais elle aurait pu être bien meilleure, à preuve: (1) les terrains bien préparés à qui on a confié (2) à temps (3) une bonne semence, donneront de 30 à 40 minots de blé à l'acre.

Défiez-vous donc de votre récolte passable et n'allez pas en être satisfait. Après les pluies que nous avons eues en juin, tout terrain un peu nettoyé pouvait donner une assez bonne récolte—Comme je vous le disais, quand j'ai eu le plaisir de vous parler, cette année, les allumettes s'allument par les deux bouts.—Mais défiez-vous, l'année prochaine personne ne nous promet des pluies et cependant il faudra à nos semences de l'humidité. Débarrassez donc vos terres de mauvaises graines; vos semences pourront profiter du peu d'humidité que conserve toujours un terrain bien préparé.

Le **Guéret d'été,** tel qu'on l'entend ici, c'est-à-dire perdre une récolte pour dépenser $8 à $10 l'acre à labourer, et la **folle avoine,** voilà à peu près les pires ennemis du cultivateur.

Pour ne parler aujourd'hui que de la dernière, je dis que cette plante ne se reproduisant que par sa graine, il faut l'amener à la surface pour la faire germer, détruire les pousses avant qu'elles fassent graines, et recommencer jusqu'à ce que le terrain soit net.

Tout le monde connait ce procédé, mais il faut tant de temps et tant d'ouvrage!

Alors pourquoi ne pas suivre l'exemple de bons cultivateurs, comme M. Lemoine, de Sainte-Agathe, qui, tout en coupant son blé, faisait suivre sa lieuse d'un disque. Toute la folle avoine poussée et tombée cette année s'est trouvée mise en condition pour germer à la première pluie et au moment de labourer ce champ à l'automne il était couvert d'une verdure épaisse qui servait, tout en la détruisant, d'engrais pour la prochaine récolte. Ainsi ce qui devait nuire devint une aide.

Tout le monde sait que ce procédé est excellent, mais on dit: "j'aime mieux labourer plus tôt à l'automne et ne pas me badrer de ce disque derrière ma lieuse". C'est peut-être vrai, mais on ne fait ni l'un ni l'autre; et en septembre dit-on, même en novembre, on flanque cette nouvelle semence de mauvaises herbes dans le fond de son labour pendant qu'on ramène à la surface les graines de l'an passé et d'année en année on empestera son terrain de cette mauvaise engeance et l'on dira: La folle avoine! C'est le diable à détruire.

N.-C. Jutras, Ptre.

LE JARDINAGE AU MANITOBA

On s'intéresse de plus en plus à la culture des légumes et des autres plantes fourragères au Manitoba. Autrefois la majorité des cultivateurs s'attachaient presque exclusivement à la culture du grain. Ils ignoraient le jardin de la ferme, à un tel point même qu'ils achetaient leurs légumes chez leurs voisins. La production des légumes était tellement inférieure à la demande dans les villes de la province qu'un très grand commerce d'importation s'est développé. L'illogisme de cet état de choses saute aux yeux dans une province qui peut produire une telle quantité de plantes potagères de la plus haute qualité.

Déjà la situation s'est fort améliorée, grâce aux efforts du Ministère de l'agriculture du Manitoba, du collège d'agriculture de Manitoba et des sociétés d'horticulture et d'art forestier de cette province, et des sociétés d'horticulture locales. La culture des légumes était une des questions principales à la convention d'horticulteurs tenue l'année dernière et une très vive discussion a eu lieu sur la culture commerciale et les profits qui peuvent en résulter. De nouvelles sociétés d'horticulture se sont organisées à Stonewall, Neepawa, Souris, Pilot Mound, Crystal City, Killarney et Dauphin. Elles ont immédiatement ranimé l'intérêt sur les produits du jardin.

Tous les ans le collège d'agriculture du Manitoba et le Ministère se sont efforcés d'améliorer le système de jardinage en organisant des concours de jardin et des expositions de produits potagers en automne. Le principal du collège a rendu de grands services en faisant l'appréciation des produits présentés à ces expositions et le bulletin sur le jardin de la ferme, écrit par F. W. Drodrick, professeur d'horticulture et de sylviculture au collège a été répandu à nombreux exemplaires dans la province. L'amélioration du jardin a été surtout remarquable dans les districts de Saint-Vital et Kildonan.

The Horticulturist, une publication consacrée aux intérêts du jardinage est distribuée à tous les membres des sociétés d'horticulture et à tous ceux qui s'intéressent à cette industrie.

Le comité d'amélioration civique du bureau industriel de Winnipeg a un bureau de renseignements sur la culture des terrains vacants. Tous ceux qui désirent se faire un jardin peuvent se procurer des terrains vacants désignés à cette fin par propriétaires. Cette année particulièrement on s'intéresse vivement à la culture des terrains vacants qui se trouvent dans les limites de Winnipeg ou dans ses environs. On a inauguré un concours de jardins potagers avec des prix de $25, de $15 et de $10 pour les meilleurs jardins de cours. On utilise cette année un grand nombre de jardins de 5, 10 et 15 acres dans les municipalités voisines, qui jusque-là, étaient restés incultes.

En cherchant à résoudre le problème des sans-travail, le conseil de ville a fait planter plusieurs grandes parcelles de terrain pour donner de l'emploi aux hommes inactifs. Le gouvernement provincial en a fait autant. Il a fourni du travail à un grand nombre d'hommes en plantant quelque quatre cents boisseaux de pommes de terre sur l'emplacement de l'ancien collège d'agriculture. M. Charles F. Roland, commissaire industriel, dit que la question de la production des terrains vacants à Winnipeg et dans les municipalités voisines, suscite beaucoup d'intérêt cette année.

M. J. Giddings, secrétaire de la société de culture des terrains vacants de Brandon, où une centaine de lots ont été mis en culture dans toutes les sections de la ville, présente un rapport semblable. Au sud de la ville des propriétés ont été plantées en parcelles de un et de deux acres; ce n'est encore qu'un simple commencement, mais le zèle déployé par ceux qui ont entrepris la culture de ces terrains, augure bien pour ce système. Pour activer l'intérêt la liste des prix de la société d'exposition horticole de Brandon, qui doit être tenue le 1er et le 2 septembre de cette année, contient plusieurs prix spéciaux pour la culture des terrains vacants.

COOPERATION EN SASKATCHEWAN

Le premier rapport annuel de la division des organisations coopératives du Ministère de l'agriculture de la Saskatchewan est très intéressant. Il passe en revue les opérations de la division à partir de son établissement, en septembre 1913, jusqu'à la fin de l'année 1914 et il montre, d'une manière frappante, les progrès que la coopération fait parmi les groupements agricoles et les autres groupements de la province. Devant les succès obtenus par la compagnie des élévateurs coopératifs de la Saskatchewan, le gouvernement a résolu d'aider autant que possible à ce mouvement et c'est pourquoi il a créé la division des organisations coopératives en septembre, 1913. En vertu de la loi des coopératives agricoles, adoptée à une réunion de la législature la même année, cinq cultivateurs ou plus peuvent s'organiser et, en payant un droit de $4.50, s'incorporer en coopérative pour la production, la vente ou les achats. Cette loi, dont l'application est confiée à la division des organisations coopératives, pourvoit également à la nomination d'un enregistreur qui doit préparer les règlements ordinaires des sociétés qui tombent sous sa disposition. La première société qui s'est enregistrée en vertu de la loi est la société coopérative Juniata dont le but était d'acheter, de produire et de vendre des produits de ferme. Il y avait, à la date d'enregistrement, huit actionnaires. Le capital autorisé était évalué à $10,000, divisé en 400 parts de $25 chacune. D'autres organisations furent organisées en succession rapide, et, à la fin de l'année dernière, il y avait déjà 113 organisations enregistrées. Au moment où ce rapport était sous presse, 102 associations comptant un nombre total de 2,850 membres avaient fourni leur rapport. Le capital total payé était de $13,494.20 et l'actif de $37,337.53 tandis que le passif total ne se montait qu'à $29,717.13, ce qui indique une balance respectable sur les transactions totales de l'année, savoir $7,620.40. La somme moyenne de capital autorisé est de $6,843.13 et la valeur des parts de $23. La valeur totale des fournitures agricoles employées par ces sociétés était de $239,320.42 et la valeur des bestiaux vendus de $42,034.22. Les transactions portaient sur un nombre d'articles comprenant les ficelles d'engerbage, huiles lubrifiantes et gazoline, wagons de fruits, de fleurs, de fourrages, de charbon, de bois, etc. Une organisation typique d'achats est la société coopérative Davidson. Cette société, qui dispose du capital autorisé de $5,000, divisé en cinq cents parts de $10 chacune et dont seulement $335 ont été payées, a acheté, entre le 14 avril, date de sa formation, et le 31 décembre, 27 wagons de charbon, six wagons de bois de corde, six de bois de construction et un de fil de fer à clôture, de poteaux de clôture, de pommes et de pommes de terre. Les économies que la coopération a permis de réaliser sont prouvées par le fait que le charbon s'est vendu $1.82 la tonne de moins que les prix payés autrefois et les bardeaux $1 de moins le mille. Il y a eu une économie semblable sur tous les articles écoulés. Les avantages de la coopération ont été tout aussi marqués dans les ventes de bétail que dans les achats. Les actionnaires chargent des wagons de bestiaux qu'ils expédient aux grands centres pour profiter de la concurrence. On réduit les dépenses par cette même méthode. Les ventes sont plus sûres, le consommateur et le producteur se trouvent en contact plus intime, le petit producteur obtient les mêmes prix que le grand producteur et les membres profitent de la rivalité amicale ainsi créés. Nous en avons un exemple dans la Hanley Farmer's Stock Shipping Association, qui, organisée avec un capital de $500 divisé en 250 parts de $2 chacune et un capital versé de $42, a expédié, pendant les neuf derniers mois de l'année, quinze wagons de bétail à Winnipeg et a réalisé des économies de transport et des profits sur la vente.

Ce rapport contient également des conseils utiles pour l'avenir et traite des bons résultats donnés par le classement et la vente de la laine. Sous l'en-tête "Autres entreprises coopératives", il relate ce que les beurreries ont fait. Les premières beurreries coopératives établies en Saskatchewan, alors un territoire, étaient au nombre de trois, fondées en 1896, quand le Dr James W. Robertson était commissaire fédéral de l'industrie laitière. Les progrès furent lents et ce ne fut qu'en 1905, lors que la province reçut son autonomie que le nombre des beurreries fut porté à six. Il y eut un développement considérable l'année suivante, après l'établissement de la division provinciale de l'industrie laitière. A la fin de l'année 1914, treize beurreries fonctionnaient sous la surveillance et la direction du commissaire de l'industrie laitière qui se charge de toutes les transactions. Au nombre des autres entreprises conduites avec succès sous la division des organisations coopératives, sont les élévateurs coopératifs et l'assurance contre la grêle.

LE MARCHE

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Boeufs—

Premier choix	$6.85 à $7.10
Bon choix	$6.35 à $6.75
"Feeders"	$5.65 à $6.00
"Stockers"	$5.50 à $5.75
Moyens	$4.75 à $5.25

Taureaux—

Premier choix	$4.85 à $5.10
Moyens	$4.50 à $4.75
Légers	$4.00 à $4.25

Boeufs—(Oxen)

Premier choix	$5.35 à $5.85
Bon	$4.75 à $5.25
Moyens	$4.00 à $4.50

Vaches—

Bono choix	$5.50 à $6.00
Bon	$5.00 à $5.35
Ordinaires	$4.25 à $4.50
Conserve	$2.75 à $3.00

Génisses—

Premier choix	$6.00 à $6.25
Bon choix	$5.50 à $5.85
Bon	$4.75 à $5.25
"Stockers"	$5.00 à $5.50

Veaux—

Choix	$7.35 à $7.75
Lourds	$5.25 à $6.50

Cochons—

De choix	$7.85
Truies grasses	$6.00
Truies maigres	$4.00 à $4.50

* * *

LES PRODUITS

Prix du gros

Oeufs—

Frais pondus	15-18

Beurre—

Crêmerie	25-26
Ferme (dairy)	18-21

Saindoux—

En briques	13½
Chaudière (50)	$6.88
Seau (20)	$2.82
Caisse (5)	$8.62
Caisse (3)	$8.10

Fromage—

Nouveau	16½
Twins	17½
Vieux	22
Manitoba	15 à 16½

Viandes préparées—

Boeuf	12-12½
Veau	14
Mouton	16½-17
Porc	11

Viandes cuites—

Jambon	15-18
Bacon	19-21
Epaule	12½
Porc salé (baril)	$22.00
Bologne	.10
Saucisse de porc	.10

Volailles—

Dindes	.12
Canards	.09
Oies	.09
Poulets	.09
Coqs	08

Alimentation—

Son (tonne)	$25
Gru	$26

Sucre—

Extra, garanti	$6.95

Foin et fourrage—

Manitoba, naturel	$20
No 2	$18
No 3	$16
Sauvage, No 1	$14
Sauvage, No 2	$12
Sauvage, No 3	$11
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine, le boisseau	.65
Avoine cassée	$40
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$34

Fleur—

Best Patents	$7.00
Bakers	$6.50
Clears	$5.60
XXXX	$4.50

Peaux—

Gelées	12—12½
Brutes, No 1	.05
Brutes, No 2	.04
Laine: rude	16—18

LES GRAINS

Blé—

No 2 nord	129
No 3 nord	126½
No 4	115
No 5	109

Avoines—

No 2 C W	.56
No 3 C W	.56
Extra No 1 fourrage	.56
No 1 fourrage	.53
No 2 fourrage	.52

Orge—

No 3	.66
No 4	.62
Rejeté	.58
Fourage	.58

Lin—

No 1 N W C	.145
No 2 C W	.142

UNE INTERVIEW AVEC ENVER PACHA

Le ministre turc annonce que les alliés ont récemment débarqué cinquante mille hommes aux Dardanelles

Constantinople, 14. — Enver pacha, ministre de la guerre turc, a fait aujourd'hui le rapport suivant à un correspondant de l'Associated Press.

"Je suis absolument certain que nous serons capables de tenir les alliés en échec dans la péninsule de Gallipolli, même s'ils reçoivent à nouveau d'importantes troupes de renfort. Nous savions que l'offensive prise par les alliés il y a deux jours devait avoir lieu, et nous y étions préparés, aussi n'avons-nous pas été pris à l'improviste.

"D'après mes renseignements, les alliés ont débarqué trois divisions, soit environ 50,000 hommes. Une bonne partie de ces forces doit être hors de combat si l'on considère les pertes sérieuses qu'ils ont subies dans les attaques livrées par eux en prenant de nouveau l'offensive. Les pertes des alliés dans leur nouvelle tentative de forcer les Dardanelles ont été très importantes."

Passant en revue les événements qui se sont déroulés à Seddul Bahr pendant ces deux derniers jours, Enver pacha s'est exprimé ainsi:

"Les alliés ont rencontré une résistance opinitâre dans la tentative qu'ils ont faite pour forcer les positions turques à Seddul Bahr. Deux régiments en y attaquant notre centre ont été anéantis à l'exception d'environ cinquante hommes qui ont été capturés.

"Les alliés ont livré trois attaques entre notre centre et notre aile gauche qui leur ont fait subir de grosses pertes. Ces attaques ont été suivies par les contre-attaques des Turcs qui sont toujours en possession d'une tranchée alliée.

"Les attaques livrées sur notre droite ont été également sans résultat. Environ 2,000 cadavres anglais gisent en dehors des tranchées que nous occupons à cet endroit.

"Les troupes françaises occupant des positions sur notre extrême gauche n'ont pas attaqué.

"Les Anglais nous ont aussi attaqués à Avi Ruran pendant la nuit, alors que le débarquement des troupes alliées s'effectuait près de là dans la direction du nord. Les Anglais pendant quelque temps occupèrent une de nos tranchées à cet endroit, mais furent repoussés."

Enver pacha a passé brièvement en revue les circonstances du débarquement du nouveau corps expéditionnaire des alliés et a dit que sous le couvert du feu nourri des canons de la flotte, les nouvelles troupes ont tenté sans succès aujourd'hui à la première heure, de s'emparer de la ligne des collines situées au nord du lac Salé. Hier, a-t-il ajouté, les alliés ont été occupés à réunir leurs nouvelles forces au contingent se trouvant à Avi Burnu. Il a décrit le terrain occupé actuellement par les forces envahissantes comme s'étendant des environs d'Avi Burnu, jusqu'à la rive nord du lac Salé.

"Nous avons la supériorité numérique sur la péninsule, a dit le ministre de la guerre, et il faudra que les alliés reçoivent encore beaucoup plus de renfort pour nous l'enlever. Nous sommes absolument convaincus, que nous pouvons surmonter tous les obstacles que les alliés peuvent nous créer.

"Certainement nous regrettons la perte du cuirassé "Barbarossa" mais nous nous consolons en pensant que presque les deux tiers de l'équipage ont été sauvés. Je n'essaie pas de réduire l'importance de cette perte, mais nous pouvons poursuivre les hostilités sans son concours."

La nouvelle du débarquement de nouveaux contingents envoyés pour prendre part aux opérations dans les Dardanelles a été tout d'abord annoncée hier dans une dépêche envoyée à Londres par le général sir Ian Hamilton. Le rapport anglais ne spécifie pas la place où a eu lieu le débarquement.

Un rapport officiel publié à Constantinople a montré que des débarquements avaient été tentés dans deux endroits près de Karachali, sur la rive nord du golfe de Saros et dans les environs d'Ari Burnu.

Le rapport turc a déclaré que les troupes qui ont débarqué à Karachali ont été complètement dispersées, mais a admis que les forces débarquées à Avi Burnu avaient réussi à s'établir et avaient pu avancer légèrement sous le couvert des canons de la flotte.

DANS LES DARDANELLES

Une canonnière et un transport turcs sont coulés par un sous-marin anglais

Londres, 12. — L'amirauté a publié la note officielle suivante indiquant qu'un sous-marin anglais a coulé dans les Dardanelles la canonnière "Berk-i-Satvet" et un transport vide:

"Le vice-amiral commandant la flotte des Dardanelles annonce qu'un des sous-marins anglais opérant dans ces eaux a coulé le 8 août au matin un cuirassé turc à l'entrée de la mer de Marmara.

"La canonnière turque "Berk-i-Satvet" et un transport vide ont été aussi torpillés dans les Dardanelles par un des sous-marins anglais.

"Un communiqué officiel turc daté du 9 août a annoncé que le cuirassé turc "Kheyr-ed-Din Barbarossa" a été torpillé par un sous-marin anglais. Le "Kheyr-ed-Din Barbarossa" était un ancien cuirassé allemand acheté en 1910 par la Turquie."

La canonnière "Berk-i-Satvet" a été construite en 1907 par les usines Krupp, elle jaugeait 763 tonneaux. Son équipage se composait de cent cinq hommes.

LA SITUATION MEXICAINE

M. Wilson, de retour à Washington, confère avec M. Lansing

Washington, 12. — Le président Wilson et M. Lansing, secrétaire d'Etat, ont conféré longuement aujourd'hui sur la situation mexicaine. Les détails sur la conférence qui a eu lieu hier à New-York entre les diplomates envoyés par les républiques de l'Amérique latine, ont été communiqués à M. Wilson par le secrétaire d'Etat.

Avant de se rendre à la Maison Blanche, M. Lansing a annoncé que l'appel qui avait été adressé aux chefs de factions mexicaines ne serait pas transmis aujourd'hui, les arrangements pris pour sa transmission télégraphique et postale dans les régions éloignées du Mexique n'étant pas terminés.

L'envoi de cuirassés à Vera Cruz et les opérations qui pourront suivre sont décrites officiellement comme étant de simples mesures de précautions, prises pour venir en aide aux étrangers; dans les milieux officiel on déclare que les Etats-Unis interviendront.

EN PROVINCE

Nous avons encore cette semaine mis au panier quelques correspondances sans signature. Nous continuerons de le faire à l'avenir. Quelques correspondances avec signature au bas ont suivi le même chemin. Elles renfermaient des racontars qui n'avaient pas leur place dans nos colonnes.

LE PAS

Le nombre d'électeurs enregistrés sur la liste électorale dans le district du Pas se monte à 737, dont 624 dans la ville du Pas. Un grand nombre de personnes qui se présentèrent au bureau d'enregistrement furent refusés, ne pouvant produire leurs certificats de naturalisation.

* * *

Les matériaux pour l'agrandissement de la station du C. N. R. arrivaient de Dauphin par le train de jeudi. Les travaux commenceront la semaine prochaine. La nouvelle bâtisse aura 30 pieds de long.

* * *

Le parti conservateur a choisi Horace Halcrow pour opposer à la candidature de l'hon. Ed. Brown, candidat libéral, ministre dans le cabinet Norris. La date des élections pour le district du Pas n'est pas encore fixée; Le Pas était un des districts, avec Grand Rapids et Nelson, dont les élections sont différées.

* * *

La rivière Saskatchewan commence à baisser. Du 1 au 6 août elle avait encore montée de 4 pouces. Cependant, à cette dernière date, le courant remontant la rivière du Pas était très lent; le 7 au soir, la rivière du Pas reprenait son courant descendant, mais presque imperceptible. Aujourd'hui le courant descendant est très prononcé et le niveau de l'eau a baissée d'un demi pouce.

* * *

Les chaleurs intenses que nous avons en ce moment sont cause que des feux de forêts apparaissent de nouveau. L'un, au nord de la rivière Saskatchewan, se trouve très proche du poste de la télégraphie sans fil; l'autre feu commençait hier, au sud de la ville. La ville ne court cependant aucun danger.

ILE DES CHENES

En parcourant les colonnes toujours si intéressantes de la **Liberté**, et constatant que plusieurs paroisses du Manitoba se faisaient un devoir de publier les nouvelles de leurs localités, quelques paroissiens de l'Ile des Chênes se sont engagés à ne pas rester en arrière, à sortir enfin de l'ombre où ils se sont tenus plongés jusqu'aujourd'hui, et par conséquent, cesser de laisser dans l'ignorance tous les événements, souvent dignes de remarques, qui surviennent dans leur petite paroisse.

Quoique peu importante et peu agréable en apparence, l'Ile des Chênes est bien le lieu de l'activité et du bonheur paisible; tous les habitants y vivent tranquilles et heureux, et ceux qui l'ont quittée pour un sol étranger ne demandent qu'à y revenir!

N'est-ce pas qu'elle est charmante, notre paroisse? Si vous en doutez quelque peu, vous n'avez qu'à venir vous en rendre compte par vous-mêmes.

D'ailleurs, quand vous saurez les noms des distingués visiteurs que nous avons l'honneur d'avoir en ce moment parmi nous, vous vous rendrez certainement à l'évidence. Ce sont: M. le chanoine F.-L. Decelles, supérieur du Séminaire de Saint-Hyacinthe; M. l'abbé Edmond Decelles, curé de Saint-Marcel, Comté de Richelieu, P. Q.; le R. P. J.-C. Decelles, o.m.i., missionnaire; M. Marc Dupont, de Saint-Hyacinthe. Ces messieurs ont bien daigné quitter leur jolie province pour venir prendre leurs vacances à l'Ile des Chênes. Ils sont les hôtes de notre dévoué curé, M. l'abbé P. Decelles, qui doit trouver en eux de puissants auxiliaires. Puissent-ils lui procurer un peu de repos dont sa santé a tant besoin!

* * *

Un bonheur, comme un malheur, n'arrive jamais seul, dit-on. Nous en avons la preuve en ce moment.

* * *

Le bon Dieu, tout en nous procurant l'insigne faveur de voir son Divin Sacrifice se renouveler plusieurs fois par jour dans notre petite église, nous en a réservé une bien grande encore: celle d'une petite retraite prêchée par le R. P. J.-C. Decelles, o.m.i., et M. l'abbé E. Decelles.

* * *

Malgré les nombreuses occupations des paroissiens à cette époque de l'année, la plupart se sont fait un devoir d'interrompre leurs travaux afin d'assister à tous les offices de ce triduum, et de profiter ainsi des grâces nombreuses que Dieu se plait à répandre sur ses fidèles enfants en ces jours de prière.

Hommes, femmes et enfants ont eu leur instruction, et tous sont retournés dans leurs foyers le coeur rempli de la joie et du bonheur que procure une conscience pure et tranquille.

Désormais, espérons-le, la paroisse ne comptera plus de pécheurs, tels qu'ivrognes, danseurs, blasphémateurs... Disparus à jamais, ces péchés honteux ont fait place à de sincères résolutions qui ne manqueront pas d'être mises en pratique sous l'oeil vigilant de notre zélé pasteur.

LORETTE

M. Jean Bourgouin, de Winnipeg, est en promenade chez son grand'oncle, M. Agenor Dubuc.

* * *

M. Edwin Bisier est de passage à Lorette pour quelques semaines chez son grand'père M. Louis Turcotte.

* * *

Mlle Jeanne Bisier est de retour d'une promenade chez son père M. Jean Bisier, à Saint-Adolphe.

* * *

M. Antonio Landry, de Saint-Boniface, est en promenade chez un de ses amis, M. Donat McDougall.

* * *

M. l'abbé Chas.-Nap. Deslandes, directeur du Petit Séminaire de Saint-Boniface, était l'hôte de M. le Curé vendredi dernier.

Nécrologie

La mort vient de ravir à la paroisse un de ses anciens paroissiens, M. Auguste Gauthier, décédé vendredi dernier à l'âge de 66 ans.

Il fut saisi subitement d'une paralysie le matin et il mourut sur le soir.

M. Gauthier habitait Lorette depuis plsuieurs années. La paroisse entière doit être reconnaissante envers cet homme qui lui a bâti une église et un presbytère.

Feu M. Gauthier a eu beaucoup d'occupations lors de la construction de notre église, et comme il le disait lui-même souvent: "J'ai passé plusieurs nuits blanches et je me suis dépensé jusque dans l'âme pour tâcher de rejoindre les deux bouts."

Aussi pouvons-nous nous dire sans vantardise que nous avons une église qui est au premier rang parmi celles du diocèse de Saint-Boniface.

M. Gauthier, veuf depuis quelques années, laisse encore plusieurs enfants, tous assez âgés: Georges, Emile, Philippe, Alcide, Corine, Mme Alphonse Marcoux et Mme Raphaël Arpin.

Les funérailles eurent lieu lundi à 9 heures. Le service fut de première classe. Les porteurs étaient MM. Wm. Lagimodière, Agenor Dubuc, Alfred Dumaine, Arthur Trudeau, Dr Paul Royal et Pierre Cournoyer.

Le deuil était conduit par le petit-fils du défunt, M. Georges Marcoux.

Victor.

SAINT-NORBERT

Le 9 d'août, M. et Mme Emile Joyal célébrèrent leurs "noces d'argent". A cause de l'absence de quelques proches parents, la belle et heureuse fête fut célébrée dans l'intimité de la famille seulement, mais la joie et la gaieté n'en était pas moins départies pour une circonstance aussi belle et touchante. Après avoir félicité les époux de leurs vingt-cinq ans de mariage, un dîner fut donné auquel prirent part les membres de la famille et quelques invités. La table était décorée de fleurs et d'un gâteau sur lequel on avait placé le bouquet et les ornements qui étaient sur le gâteau de noces de M. et Mme Joyal.

L'après-midi se passa agréablement, avec musique, chant et autres divertissements. Il n'était regretté que l'absence de Mlle Sydonie, qui n'avait pu se rendre pour l'occasion. A une heure très avancée, les invités prirent congé de leurs hôtes, apportant avec eux le souvenir d'un spectacle si doux, et avec bonne espérance de se réunir tous pour les noces d'or.

Assistaient à cette fête: M. Célestin Thomas, M. et Mme V. Mager, M. et Mme E. Delisle, Mlle Delisle et quelques autres.

* * *

Une bien jolie cérémonie fut célébrée ici le 10 août quand Mlle Marie-Agnès-Egidia Campeau, fille de M. et Mme Joseph Campeau, fut unie dans les saints liens du mariage avec M. Edouard Dorge, fils de M. et Mme Dorge, de Sainte-Agathe.

Le mariage eut lieu à neuf heures et demie du matin. Suivant la coutume ordinaire de celles qui sont membres de la congrégation des Enfants de Marie, elle fut couronnée devant l'autel de la Sainte Vierge par Mlle Alice Laporte et Mlle Marie-Marthe Lord. Elle fit en même temps une consécration solennelle à cette bonne Mère des Cieux. On chanta en ce moment-là le cantique si ancien mais toujours si beau: "Je suis l'enfant de Marie.

Le Rév. G. Cloutier donna la bénédiction nuptiale et les époux eurent le privilège de prononcer leurs engagements dans le sanctuaire. Pendant la grand'messe, qui fut chantée par notre vénérable pasteur, assisté de diacre et sous-diacre, Mlle M.-M. Lord et Mlle A. Laporte firent la quête.

La célébration terminée, les époux et les invités se rendirent à la sacristie pour signer l'acte de mariage. Durant ce temps, les choristes chantèrent de vive voix le cantique "Garde-nous ce beau jour". Après avoir posé leurs noms sur le registre, le défilé de la noce se rendit chez M. Joseph Campeau, où un superbe dîner fut servi aux conviés. Le soir les nouveaux mariés se rendirent à Sainte-Agathe pour prendre le souper chez M. et Mme Dorge, où un grand nombre d'anxieux attendaient leur arrivée.

Ceux qui assistèrent au mariage furent M. l'abbé Roeau, de Sainte-Agathe; M. et Mme Joseph Campeau, M. Dorge, M. Luc Campeau, garçon d'honneur; Mlle Virginie Lagassé, fille d'honneur; M. et Mme John Kenny; Mme Ovide Robert; M. et Mme Auguste Ritchot, M. et Mme Urgel Ritchot; Mlle Théophiline Campeau; Mlle Lumina Ritchot; Mme Arthur Guilbert; Mlle Juliette Guilbert; Mme Adélard Delorme; M. et Mme Jos. Lemay; M. et Mme Rosaire Grégoire; M. J. Dorge; Mlle Albina Campeau; M. et Mme Louis Goguillon; Mlle M.-T. Goguillon; M. Maurice Ferland et un grand nombre d'autres.

Mme E.-A. Dorge sera beaucoup regrettée dans le cercle de ses amies de Saint-Norbert, car c'était toujours avec un aimable sourire et de douces paroles qu'elle nous accueillait lorsque nous allions soit au Bureau de Poste ou au magasin.

Mais nous la félicitons de son bonheur; nous lui souhaitons beaucoup de joie et de gaieté dans sa vie nouvelle, et nous voudrions que les affections qui l'entourent soient toujours d'azur et de fleurs.

Pauvre Lierre.

SAINT-EUSTACHE

M. Marsolais, notre médecin, est de retour d'un voyage de quelques semaines dans l'Est: à Montréal, Joliette et Cohoes. A Joliette, il a visité son père et sa mère et les a trouvés encore plein de santé malgré leur âge avancé.

* * *

Les élections n'ont pas été bruyantes à Saint-Eustache cette année. Les élections faites sans boissons enivrantes sont toujours plus paisibles.

* * *

Les Dames de Sainte-Anne ont eu aussi leur élections. M. le curé avait demandé de nommer des personnes actives comme dignitaires de cette société. Mme Dr Marsolais a été élue présidente, et la charge de vice-présidente à Mme J. McDonnell. Mme Moïse Ménard a été ré-élue secrétaire-trésorière pour la vingtième fois peut-être. Avec des dignitaires aussi actives, les dames de Saint-Eustache pourrons facilement s'acquitter de leur devoir.

* * *

M. le curé Rousseau, de Mariapolis, et M. le curé Bélanger, de Transcona, étaient de passage ici en visite au presbytère.

* * *

Notre curé a aussi eu la visite de M. l'abbé J.-B. Meindre, prêtre français. M. Meindre est missionnaire, publiciste et membre actif et correspondant de la **Canadienne**, de Paris. Il fait maintenant un voyage d'étude au Canada, dans le but de préparer une bonne immigration de langue française dès que la guerre sera terminée. Nos meilleurs voeux l'accompagnent.

* * *

M. l'abbé Comte, desservant de la paroisse d'Elie durant les voyages de M. Bouillon, était aussi en visite chez notre curé, M. Bastien, ces jours-ci.

* * *

M. l'abbé Bouillon est venu de Montréal, dit-on, enrégistrer son vote pour M. Bénard, mais personne ne l'a vu. Il n'a même pas eu le temps de faire une courte visite ou de téléphoner à son desservant. La colonisation est une charge qui ne laisse aucun moment à celui qui s'en occupe sérieusement.

* * *

Mme A.-P. Lachance a fait un pèlerinage à Sainte-Anne des Chênes. On dit qu'elle a rapporté une magnifique statue de sainte Anne comme souvenir.

* * *

Mlle Dorilda Allard a aussi fait le voyage à Sainte-Anne des Chênes, le 11 août dernier.

* * *

La récolte est ici suraboudante. Les cultivateurs doivent trembler bien souvent en entendant gronder le tonnerre et en voyant passer non loin d'ici de gros nuages blancs chargés de glace. Que Dieu nous protège! N'oublions pas que tout Lui appartient.

* * *

M. Philippe Coutu, accompagné de sa dame et de sa tante, et M. Panneton, de Saint-Boniface, visitaient M. le curé Bastien cette semaine.

* * *

Nous avons le regret d'apprendre le départ d'une de nos religieuses, Sr Saint-Euphémie. Cette bonne religieuse, bien qu'Irlandaise, parle très bien le français et l'enseigne depuis plusieurs années: elle sera beaucoup regrettée ici, où elle a enseigné durant onze ans. Elle s'est montrée bonne institutrice et infatigable aux travaux de tout genre. Elle va maintenant prendre la direction d'une classe dans le couvent de sa communauté à Brandon. Bon succès.

* * *

Mlle Rebecca McKennon est de passage à Saint-Eustache, de retour d'un voyage de quelques jours à Duck Mountain et à Tago.

Mimi Pinson.

SAINTE-AGATHE

M. Lucien Bourassa vient d'avoir la douleur de perdre un de ses garçons, Paul, âgé de 8 ans. Le service aura lieu demain. A la famille en deuil nous offrons nos plus sincères sympathies.

* * *

Mme Guilbert et Mlle Juliette Guilbert, de Saint-Louis, étaient de passage ici mardi dernier. Comme toujours leurs visites nous furent très aimables.

* * *

Dimanche dernier nous avons eu l'élection des officières pour la Congrégation des Enfants de Marie. Mlle Berthilde Robert fut élue présidente; Mlle Rorila Guertin, vice-présidente, et Mlle Laura Joyal secrétaire-trésorière.

* * *

Depuis quelque temps tout nous fait croire que le climat de Saint-Louis est fort agréable pour plusieurs jeunes gens, car M. Antonio Toupin, non satisfait d'une promenade de quinze jours, est retourné dimanche dernier. Nous lui souhaitons bonne santé et bonne chance.

* * *

Nos ardents cultivateurs sont à faire les coupages. Tous nous disent que la récolte est bonne. Donc, bon courage à tous.

Rose des bois.

NOTRE-DAME DE LOURDES

Nous avons appris avec regret la mort de notre compatriote, Antoine Blondin; il est le premier de la paroisse qui succombe en brave sur le champ de bataille. Dieu ait son âme, comme disaient les anciens, et que nos autres coparoissiens soient épargnés!

* * *

C'était avec grand plaisir que nous voyions arriver, de retour de France, notre estimé Joseph Pantel. Après bien des péripéties, après avoir exercé plusieurs métiers et aidé la France en plusieurs endroits fort distants l'un de l'autre, il a sollicité un congé, non sans avoir souffert, car un éclat d'obus l'a rendu boiteux et blessé quelques peu à la tête. Il reste susceptible d'être appelé de nouveau au secours de la Patrie. Heureuse la famille où revient le père.

* * *

Jeudi dernier 12 août était l'anniversaire du départ si émouvant d'un fort contingent de nos concitoyens: anniversaire inoubliable. Afin de le bien commémorer, il vint à l'idée de plusieurs de faire chanter une grand'messe pour appeler l'aide de Dieu sur ceux qui dans un louable élan ont tout quitté, ne songeant qu'à leur pays en danger.

L'asistance était aussi nombreuse que le permettait le temps des récoltes: plusieurs communièrent à cette messe.

Je ne sais comment a été relevé le nombre de votes du poll de Cardinal. D'après ce que j'ai su, le vote libéral était de 56 et le vote conservateur de 58, donc deux de majorité pour le candidat Sharpe. Les journaux ont été inexacts.

* * *

Hier, 15 août, procession traditionnelle en l'honneur de Marie. Ce sont les Enfants de Marie qui ont fait les préparatifs de la fête; elles ont relevé la procession par leur attitude pieuse.

Baptêmes

Jeanne-Germaine, fille de Joseph Chaleil.

Alexandrine, fille de Victor Saulvet.

Marie-Louise et Marie-Marcelline, soeurs jumelles, filles d'Eleuthère Dumoulin.

Maurice-Antoine, fils de Henri Bédard.

Marie-Agustine, fille d'Emmanuel Simon.

Marie-Louise et Emile-Pierre, enfants jumaux de Marius Julien.

X...

LE BLOCUS DE L'ALLEMAGNE

Des arrangements empêchant le ravitaillement des empires centraux sont près d'être conclus avec la Suisse

Genève, 16. — Le "Journal" dit que les négociations entre les autorités suisses et les représentants de la Quadruple-Entente, pour la création d'un bureau chargé de contrôler les importations de ce pays, sont sur le point d'aboutir.

Un tel bureau aurait pour but de supprimer une grande quantité d'agents étrangers travaillant maintenant indépendamment les uns des autres.

Le principal obstacle à la conclusion de cet accord réside dans les demandes faites par l'Autriche et l'Allemagne, qui veulent qu'en échange des produits qu'ils exportent en Suisse, il leur soit permis d'importer de ce pays certaines marchandises provenant des nations alliées.

Les représentants des puissances de la Quadruple-Entente sont opposés à ces demandes car ils prétendent que comme l'Autriche et l'Allemagne n'exportent que des articles manufacturés et non des denrées, ni du matériel utile aux alliés, il n'y aurait aucun avantage pour les alliés à conclure cet accord.

Les exportations des alliés en Suisse, d'un autre côté, consistent en grande partie d'articles utiles à la guerre et un examen rigoureux de ce commerce doit être fait par les agents des alliés.

* * *

Amsterdam, 16. — L'organe officiel de la fédération générale des syndicats ouvriers allemands fait savoir que l'un des résultats du blocus de l'Allemagne par les alliés est que la moyenne des familles d'ouvriers allemands ont dû dépenser en mai dernier environ 45 francs par semaine pour leur nourriture, alors qu'elles ne dépensaient qu'environ trente francs en mai 1914.

L'Allumeur de Réverbères

Par

Melle Cumming



Grâce à ses soins je retrouvai un peu de calme, et les rides prématurées qui déjà sillonnaient mon front s'effacèrent sous ses innocentes caresses. Les quelques mois que j'ai passés avec votre mère, Gertrude, forment comme une verte oasis dans le désert de ma vie tourmentée. J'arrivai bientôt à l'aimer, non sans doute comme j'aimais Emily, cela était impossible, mais comme un fleur solitaire épanouie sur le tombeau de toutes mes espérances. Aussi son enfant m'est-il moins cher peut-être pour être issu de mon propre sang, que parce qu'il me rappelle l'être chéri qui a tant souffert et dont j'ai été séparé avec tant de violence.

"Environ deux mois après votre naissance, mon enfant, et avant que vos yeux eussent appris à connaitre votre père, les affaires de la maison à laquelle j'étais attaché m'obligèrent à un voyage. J'étais absent depuis un mois, mon séjour s'était prolongé plus longtemps que je ne l'avais cru d'abord. J'écrivais régulièrement à Lucy (mais depuis j'ai eu des raisons de croire que mes lettres ne lui étaient pas parvenues), quand inopinément le pays dans lequel je me trouvais fut envahi par une maladie contagieuse. Dans l'intérêt de ma famille, dont j'étais l'unique soutien, je pris toutes les précautions imaginables, mais ce fut en vain. La fièvre jaune s'empara de moi, et je demeurai plusieurs semaines entre la vie et la mort. Je fus fort mal soigné; car je n'avais pas d'ami auprès de moi, et ma bourse assez mal garnie n'était qu'un faible appât pour des soins mercenaires. Quelque grandes pourtant que fussent mes souffrances physiques, mes douleurs morales le furent encore davantage. Mes préoccupations sur votre sort et sur celui de votre mère me torturaient jour et nuit. Qu'alliez-vous devenir si Dieu vous retirait le seul appui que vous eussiez au monde? Ma jeunesse et la force de mon tempérament triomphèrent enfin de la maladie. J'étais bien faible encore, mais j'avais hâte de vous revoir, et affrontant les fatigues du voyage, je revins précipitamment à Rio. Que devins-je en entrant dans mon ancienne demeure? Elle était déserte, et j'appris des voisins que le fléau auquel je venais d'échapper avait sévi rigoureusement dans la rue que vous habitiez avec votre mère, ainsi que dans tout le quartier environnant. Je fis les recherches les plus minutieuses sans pouvoir obtenir aucun renseignement sur ma femme et sur mon enfant. J'ai eu le triste courage d'aller vous chercher jusque dans le lieu infect où l'on exposait chaque jour les cadavres de ceux qui étaient morts sans être réclamés par personne. Mais parmi ces restes défigurés et à moitié pourris, je ne reconnus point ceux que je cherchais. Pendant plus de huit jours je parcourus la ville dans tous les sens, demandant à chacun de vos nouvelles, mais personne ne vous connaissait ni n'avait entendu parler de vous. Je visitais surtout de préférence les quais que fréquentait d'ordinaire Ben Grant, à la surveillance duquel je vous avais confiées en partant; mais il me fut également impossible de retrouver aucune trace du vieux matelot. En voyant ma maison vide, ma première idée avait été de m'informer auprès de mon patron; il devait savoir quelque chose; mais je ne retrouvai plus ce brave homme, il avait été une des premières victimes de la maladie; sa maison était fermée, toutes ses affaires interrompues. Je continuai ces recherches tant qu'un reste d'espoir me soutint. Convaincu, enfin, de l'inutilité de mes efforts pour retrouver des être chéris, qui, sans doute, avaient succombé, je prié Rio-Janeiro en exécration, et j'arrêtai mon passage sur un navire qui devait m'emporter bien loin de ces lieux maudits.

"De cette époque date pour moi une existence de voyages et de misères qui ne m'ont laissé ni repos ni trève. Tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, dans des positions aussi variées que ma fortune, j'ai pendant bien des années parcouru le monde dans tous les sens. Mes pieds ont foulé le sol de tous les pays, j'ai vu toutes les mers et respiré l'air de tous les climats. J'ai demeuré dans les cités les plus populeuses et campé dans les déserts les plus arides, j'ai vécu au milieu des hommes civilisés et séjourné au milieu des sauvages. De tant de pérégrinations et de traverses je n'ai guère rapporté qu'une seule chose: la conviction que le bonheur n'est nulle part, et qu'à de rares exceptions près l'amitié n'est qu'un vain nom. En apprenant à connaître les hommes, j'ai aussi appris à les haïr et à les mépriser.

"Une fois pendant mes voyages je suis revenu visiter les lieux témoins de mes jeunes années; invisible et inconnu, je me suis placé près de la fenêtre de la bibliothèque de M. Graham, et j'ai aperçu la pauvre Emily. Le malheur n'avait point altéré la sérénité de son visage: le passé semblait oublié. J'entrevis aussi près d'elle une jeune fille qui lui faisait la lecture. Je contemplai avec bonheur ses traits, qui révélaient son coeur et son intelligence. J'ignorais pourtant qui elle était, car aucune voix intime ne m'avait dit encore qu'après une longue absence le père se retrouvait en face de son enfant si longtemps pleuré. Emporté par la violence des sentiments qui m'agitaient, j'allais peut-être franchir le seuil de cete demeure d'où j'avais été chassé, me jeter aux pieds d'Emily et implorer d'elle un mot de pardon, quand M. Graham entra dans l'appartement. Il était froid et sévère comme toujours. J'eus peur, et je m'éloignai en pleurant. Le lendemain j'allais chercher d'autres cieux.

"Dans les différentes vicissitudes dont ma vie avait été traversée, j'avais toujours trouvé dans le travail le moyen de me créer une position indépendante; mais dédaigneux des richesses dont je ne sentais pas le besoin, je n'avais jamais cherché à les acquérir. Le hasard me plaça sur la route de la fortune, et fit pour moi plus que je n'avais jamais osé espérer.

"Après une année passée dans les solitudes de l'Ouest, au milieu d'aventures dont le récit vous paraîtrait à peine croyable, et avoir affronté dans le désert les périls d'un long voyage qui n'avait d'autre but que de satisfaire à mon besoin de locomotion, j'arrivai sur cette terre que depuis quelque temps on a nommée la Terre promise, et où cependant la plupart des malheureux qui l'ont abordée n'ont trouvé que déception et misère. Je n'y venais rien chercher, et, plus heureux que bien d'autres, j'y trouvai l'or. Je fus un des premiers à y découvrir les filons aurifères, et bien que, sans contredit, un des moins âpres au gain, j'obtins les plus beaux résultats. Riche déjà de l'or que j'avais retiré des placers, je songeai à utiliser mes capitaux. Je compris de bonne heure que le désir de faire fortune attirerait bien vite sur cette terre une nombreuse population. J'achetai des terrains pour bâtir, et, bientôt mes prévisions se réalisant, je revendis mes acquisitions à des prix inespérés. Je réalisai de la sorte et sans aucune peine une fortune immense.

"Ce ne fut pas tout. L'heureux hasard qui m'avait conduit dans ce pays devait m'y faire rencontrer un trésor mille fois plus précieux que la Californie et toutes ses mines. Vous savez avec quel fol enthousiasme, à la nouvelle des premières découvertes de l'or, le monde entier se rua vers ces côtes inhospitalières. La foule des chercheurs d'or afflua bientôt, mais, imprévoyants qu'ils étaient, les chercheurs d'or trouvèrent la famine: l'on voyait ces malheureux mourir dans les placers la tête sur leur trésor, faute d'une bouchée de pain pour soutenir leur existence.

"Etabli depuis plus longtemps dans le pays, mieux aprovisionné que tous ces aventuriers, je fus souvent à même de soulager leur misère. Une fois, par hasard, mon humanité obtint sa récompense.

"Un jour, un misérable couvert de haillons, la face hâve, l'air exténué, presque mourant, en un mot, se présenta à la porte de ma tente. C'était à l'époque des premières découvertes, nous n'avions point encore de maison. Il implora ma charité, je ne pouvais la lui refuser: je lui fis partager mon étroit domicile et lui prodiguai tous mes soins. Cet inconnu se trouvait accablé par la faim plus que par la maladie, et à peine il fut restauré par une nourriture confortable, que la sauvage brutalité de sa grossière nature reprit le dessus et se manifesta par la honteuse ingratitude avec laquelle il abusait de mon hospitalité. Peu de jours suffirent pour le remettre complètement de ses fatigues. Sa conduite avait excité mes soupçons sur sa bonne foi, je désirais m'en débarrasser le plus promptement possible, et un jour je lui signifiai de quitter ma tente, non cependant sans lui avoir remis entre les mains assez d'or pour qu'il pût se rendre facilement au lieu de sa destination.

"Il parut très-mortifié de cette communication, et me demanda la permission de rester jusqu'au lendemain matin, attendu l'approche de la nuit et l'impossibilité de se procurer un gîte. Ignorant encore quel serpent j'avais réchauffé dans mon sein, je lui accordai cette légère faveur. Vers minuit, un certain bruit me réveilla, et, à ma grande surprise,

LETTRE DU PRESIDENT DE L'ASSOCIATION D'EDUCATION DE L'ONTARIO A LA "PATRIE"

M. le directeur
de la **Patrie**.

M. le directeur,

Décidément vous ne voulez pas être avec nous.

Je vous ai tendu, deux fois, la branche d'olivier et vous l'avez refusée, qualifiant d'hypocritement sentimental, l'appel bien sincère que je vous faisais de combattre en faveur des Canadiens-franais, au lieu de chercher à leur nuire.

Bien que ma dernière lettre fût une rectification des fausses rumeurs publiées par votre journal, en même temps que la réfutation d'une accusation portée par vous au sujet de l'emploi de sommes souscrites pour la défense des écoles bilingues de l'Ontario, vous avez cru juste de me refuser l'hospitalité de vos colonnes et de laisser planer sur notre association canadienne-française les soupçons que vous avez vous-même provoqués.

Ce refus incompréhensible n'a pas fait briller les qualités de tact, de modération et de justice que vous exigez chez les autres, mais que, vous-même, vous tenez cachée sous le boisseau.

Où donc est votre tact? Où est votre esprit de justice? Pourquoi refuser à vos lecteurs le bénéfice d'une réponse que les Français de l'Ontario vous donnaient par ma plume et qu'ils avaient droit de faire parvenir à des lecteurs mal informés?

Tout en refusant de reproduire ma lettre, vous y avez répondu, mais non pas d'une manière loyale, car pour étayer votre réponse, vous avez falsifié mon texte.

Le 4 août vous avez écrit:

"M. Landry nous reproche d'a-
"voir, le 30 juillet, publié la note
"suivante:

"Une dépêche d'Ottawa nous
"informe que le comité de l'A. C.
"J. C. de Montréal, qui a prélevé
"une souscription populaire en
"faveur des écoles bilingues
"d'Ontario, a versé ces jours der-
"niers $910 dans la caisse du
"**Droit**."

"Voilà, écrit le président du Sénat, une accusation qui est de nature à "nous" attirer des désagréments, surtout si elle n'est pas vraie.

"Ce surtout si elle n'est pas vraie" est vraiment exquis."— (La **Patrie** du 4 août 1915).

Ce qui n'est pas du tout exquis, c'est la substitution du mot "nous" au pronom "vous", dont je m'étais servi et qui donnait à la phrase une toute autre signification. Et cette substitution vous a fourni l'occasion de broder un article en dehors de la question.

Vous avez eu là une distraction dont l'honnêteté est quelque peu douteuse, s'il m'est permis de la qualifier avec ce tact et cette modération que vous admirez tant chez les autres.

Cette même honnêteté vous a permis de cacher à vos lecteurs la dénégation positive que j'opposais à votre assertion.

N'ai-je pas mille fois raison de me plaindre de votre étrange procédé à l'égard de nos compatriotes français de l'Ontario? En vérité, que vous ont-ils fait pour que vous cherchiez tant à leur créer des misères?

Ils défendent aujourd'hui leurs droits contre deux factions remuantes et tapageuses qu'une haine commune du français unit dans une monstrueuse alliance.

Vous êtes Canadien-français. Je vous demande de ne pas faire cause commune avec ces adversaires systématiques et de pas crier avec eux que ce que vous en faites c'est pour le seul bien de nos compatriotes.

Nous ne pouvons être les dupes de ces protestations hypocrites. Ne faites pas patte de velours pour mieux enfoncer vos griffes dans le coeur de vos compatriotes.

Je vous demande au nom de nos intérêts communes, des vôtres comme des nôtres, de marcher sans calcul avec nous.

Si dans le passé vous avez eu, à tort ou à raison, des griefs contre l'Association éducationnelle canadienne-française de l'Ontario, permettez-moi de vous supplier de les sacrifier aujourd'hui sur l'autel du vrai patriotisme.

Ce que je vous demande, je le demande au nom et pour le profit des nôtres.

Et si, après tout, vous trouvez que je vous demande un sacrifice trop grand, en vous priant de marcher avec nous, accordez-nous au moins celui de ne pas nous combattre, afin que personne n'ait occasion de se plaindre d'une hostilité qui peut nous faire beaucoup de mal sans vous rapporter aucun bien, pas même l'addition d'un seul nom à votre liste d'abonnés.

Et d'ailleurs, pour vous comme pour nous, ce n'est pas une question d'argent. C'est une question d'honneur et de devoir, et la voix de toute une race doit étouffer les hoquets de quelques individus.

Philippe Landry,
Président de l'Association d'Education de l'Ontario.

Québec, 6 août 1915.

SUR LE FRONT ITALIEN

Une tentative autrichienne de pénétrer en Italie échoue

Rome, 13. — Le succès remporté par les troupes alpines italiennes, en repoussant plusieurs tentatives des Autrichiens pour s'emparer des passes des Alpes frontières, à une altitude de 3,500 mètres, est hautement apprécié, dans le rapport de ce jour, de l'état-major italien. La communication suit:

"Dans la zone âpre, sauvage et ravinée de la vallée de Furva, l'ennemi qui, dès le 4 août, avait envoyé des patrouilles en reconnaissance vers la passe de Viez (3,500 mètres d'altitude) qui furent rapidement repoussés, a lancé le 9 août une attaque à travers le glacier Forno, contre nos troupes qui occupaient l'hôtel du même nom, pendant qu'un autre détachement s'avançait par la passe de Cedevale (à 3,800 mètres) contre nos positions de Capanna Cedez.

"La surveillance active de nos troupes alpines qui, malgré les glaciers et les hauts sommets, n'est jamais en défaut, réussit à déjouer cette double manoeuvre, et l'ennemi fut repoussé. Une contre-attaque rapidement exécutée le mit en fuite.

"En Cadore on signale de petites rencontres, toutes en notre faveur, dans les hautes vallées d'Ansier et de Visdende. Dans un de ces combats, nous avons fait prisonniers quarante soldats d'infanterie légère.

"Des attaques isolées d'infanterie et d'artillerie ont aussi eu lieu en Carnie, dans la vallée du torrent de Fontebbana.

"Un détachement autrichien, en essayant d'atteindre la crête occupée par nous, fut attaqué et mis en fuite.

Sur le plateau de Carso, il n'y eut rien d'important le 11. On n'a signalé que de simples escarmouches."

* * *

Brescia, 13. — L'exploit des troupes autrichiennes que rapporte la communication officielle du ministre de la guerre, fait remarquer leur audace et leur endurance, que les Italiens, si fiers de leurs troupes alpines sont obligés de leur reconnaître. Les montagnards autrichiens ont réussi à prendre pieds sur le territoire italien avant d'être repoussés.

Les Autrichiens s'avancèrent par la vallée de Furva. Ils durent franchir des montagnes de granit couvertes de neige, à 3,800 mètres d'altitude. Ils durent aussi se frayer une voie à travers le glacier Forno, le plus grand des soixante glaciers de la région, ayant une largeur de 14 kilomètres.

Après avoir surmonté ces difficultés, les Autrichiens s'avancèrent de huit kilomètres au-delà de la frontière, mais quand ils furent aperçus et attaqués par les Italiens, ils durent reculer.

LES OFFICIERS ASSASSINS

Un lieutenant allemand tue un soldat sous les yeux d'un Américain

New-York, 12. — Le correspondant du "New-York Times", avec l'armée austro-hongroise, a été le témoin d'un acte de sauvagerie inouïe de la part d'un officier alemand. Dans une lettre qu'il adresse à ce journal, le correspondant décrit comme suit la scène dont il a été témoin et qui se passait au village de Szvidnik, près du col de Doukla, dans les Carpathes:

"Il y avait là quelques soldats, assis autour du feu, causant, discutant. Nous venions à peine de nous installer, que l'entretien dégénéra en dispute, entre un Autrichien et un Allemand. Celui-ci paraissait avoir le dessus quand, soudainement, apparut un jeune lieutenant allemand.

"Une enquête assez longue s'ensuivit, à la suite de laquelle l'Autrichien fut attaché à un arbre pour y rester jusqu'au coucher du soleil. Quant à l'Allemand, comme il était l'agresseur, le lieutenant l'obligea à se dévêtir et ne garder que son pantalon. Puis, les mains liées derrière le dos, on l'amena devant le lieutenant. Sans un mot, celui-ci tira son sabre et l'enfonça violemment dans la poitrine du soldat. Le malheureux poussa un cri d'agonie et s'écroula. Ce fut l'acte le plus lâche et le plus brutal dont j'aie jamais été témoin.

"Cependant personne ne dit mot. Un silence de mort régna dans la compagnie et chacun rejoignit son poste, sauf deux hommes qui, à l'aide d'une bêche, déplacèrent quelques pelletées de terre, dont ils recouvrirent le corps de la pauvre victime.

"Quant au jeune monstre de lieutenant, il s'approcha d'une pompe, située près de nous, lava soigneusement son sabre et ses mains, puis s'assit tranquillement et se cura négligemment les ongles."

LA CRISE BALKANIQUE

La Quadruple-Entente exerce une nouvelle pression à Nish

Rome, 13. — On apprend de source autorisée que les représentants de la France, de l'Angleterre, de l'Italie et de la Russie, exercent une nouvelle pression sur la Serbie, dans l'espoir de la persuader à faire à la Bulgarie les concessions territoriales qu'elle désire. Les représentants ont rappelé à la Serbie, l'appui qu'elle a toujours reçu depuis le commencement de ses difficultés avec l'Autriche, l'année dernière.

Des garanties ont été données à la Serbie l'assurant que les alliés la soutiendront au moment des négociations de paix pourvu qu'elle accède maintenant à leurs désirs.

M. Rizow, ministre de Bulgarie en Italie, discutant dans la "Tribuna", les négociations entre les Etats balkaniques et la Quadruple-Entente, dit que les nouvelles indiquant que la Bulgarie se considère indispensable aux alliés et fait des marchandages sur cette base, sont fausses.

La Bulgarie, affirme le ministre, n'a pas changé son programme. Elle a été déçue en signant le traité de Bucarest en 1913, sous les termes duquel elle a cédé à la Roumanie près de trois mille milles carrés de territoire. Ce que la Bulgarie désire maintenant, continue le ministre, c'est une réparation basée sur le principe des nationalités pour lequel lutte la Quadruple-Entente.

LA GUERRE NAVALE

Les Italiens coulent le sous-marin autrichien "U-3"

Rome, 13. — Le ministère de la marine a publié le communiqué officiel suivant:

"Hier matin, le sous-marin autrichien "U-3" a été coulé dans l'Adriatique. L'officier en second et onze hommes de l'équipage ont été sauvés et faits prisonniers."

Le "U-3" est le deuxième sous-marin autrichien coulé cette semaine par les Italiens, le "U-12" ayant été coulé mercredi dernier.

Le "U-3" avait été construit en 1908 et jaugeait 295 tonneaux. Normalement il portait dix-sept hommes d'équipage.

LES OUVERTURES DE PAIX DE L'ALLEMAGNE A LA RUSSIE

Elles remontent à la fin du mois de mars

Londres, 14. — D'après le "Star" qui cite des télégrammes pris d'un livre vert, publié aujourd'hui, des ouvertures austro-allemandes pour une paix séparée avec la Russie ont été commencées à la fin du mois de mars.

D'après l'article du "Star" le premier indice des propositions d'une telle paix, était contenu dans un télégramme, daté du 29 mars, de l'ambassadeur d'Italie à Pétrograd au ministère des affaires étrangères en Italie, dans lequel l'ambassadeur dit qu'il a appris d'une source sûre qu'une tentative sérieuse de faire la paix a été faite auprès du gouvernement russe.

Douze jours plus tard, continue l'article, le ministre d'Italie à Nish a informé son gouvernement qu'une paix séparée entre l'Autriche et la Russie était possible.

Le ministre à Sofia, continue le "Star", envoya des nouvelles semblables et la série des communications dont parle le journal, finit par un télégramme de l'ambassade d'Italie à Berlin, daté du 15 avril, dans lequel l'ambassadeur aurait dit:

"Des rumeurs d'un mouvement pour une paix séparée courent avec persistance et s'affirment de plus en plus."

Médecine idéale. — Les Pilules Végétales de Parmelee composées entièrement de substances végétales qu'on sait avoir une action vivifiante et salutaire sur les organes digestifs ont durant des années d'emploi atteint une position si éminente qu'elles sont considérées comme la médecine idéale. Celui qui souffre devrait se le rappeler. De composition simple, elles peuvent être assimilées par les estomacs les plus délicats et il est certain qu'elles auront un effet récupérateur sur les organes digestifs.

Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout indivdu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une tenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

CONTRE-TORPILLEUR ANGLAIS COULE

Quatre officiers et vingt-deux hommes sont sauvés

Londres, 12. — Le bureau officiel de la presse a annoncé ce soir que le contre-torpilleur anglais "Lynx" a été coulé le 9 août dans la mer du nord après avoir heurté une mine sous-marine. Quatre officiers et 22 hommes ont été sauvés.

Le "Lynx" avait un déplacement de 935 tonnes, 86 mètres de longueur, 9 mètres de largeur et 4 mètres de tirant d'eau. La vitesse était de 32 noeuds à l'heure.

Le "Lynx" était armé de 4 canons de 10 centimètres et possédait 4 tubes lance-torpilles de 52 centimètres. Son équipage en temps de paix se composait de 100 officiers et matelots.

LES RELATIONS AVEC LES AUSTRO-BOCHES

Un parfumeur français est condamné pour violation de la loi, à la déportation perpétuelle

Paris, 11. — Le conseil de guerre de Marseille a condamné M. Racine, très riche parfumeur-distillateur Menton à la déportation perpétuelle et au paiement des frais de procédure pour avoir expédié par Lausanne de l'essence de néroli et cinq cents tonnes d'huile d'olive, à un grand parfumeur de Cologne, ce qui est en violation de la loi interdisant tout commerce avec les ennemis de la France.

CARPENTIER BLESSE

Il est victime d'une chute d'aéroplane

Paris, 11. — Carpentier, le champion de boxe français, récemment placé dans le corps d'aviation, a été blessé par une chute d'aéroplane au cours d'une reconnaissance dans les Vosges; il se trouve maintenant à l'hôpital de Bruyère.

Dans une lettre à un de ses amis habitant Paris, il dit que le service de l'aviation lui plait beaucoup et qu'il espère retourner à son poste le plus tôt possible.

LE PAPIER JOURNAL

Les Allemands le feraient sans cellulose

Dresden, 12. — Les savants allemands ont trouvé le moyen de fabriquer du papier journal dans lequel il n'entre pas de cellulose.

On affirme que les essais ont prouvé que ce nouveau procédé était meilleur que l'ancien, qu'il abaissait le prix du papier et permettait à l'Allemagne de ne plus dépendre des pays étrangers pour cet article.

je vis mon hôte occupé à faire rafle de tout ce qui m'appartenait et se disposant déjà à prendre congé de moi sans aucune cérémonie. Il était temps encore, je m'élançai hors de ma couche et l'arrêtai juste au moment où il mettait le pied dehors. Le misérable se retourna, et d'une hache qu'il tenait à la main chercha à en frapper son bienfaiteur. Heureusement j'étais plus fort et plus adroit que lui, j'évitai le coup, je le terrassai et je mis le pied sur lui. Il était aussi lâche qu'ingrat. Tremblant de crainte, il me suppliait d'une voix lamentable: il comprenait que dans la circonstance et dans un pays comme celui que nous habitions, la loi de légitime défense me donnait le droit de faire justice sommaire d'un misérable tel que lui. J'allais sans doute le traiter comme il le méritait, lorsque par un hasard providentiel il m'offrit un joyau si tentant, que j'oubliai ma juste indignation et que je lui laissai la vie en échange de cet objet.

"Pour exciter ma compassion, le voleur avait en effet vidé ses poches et fait rouler à mes pieds tout l'or qu'il m'avait pris. Chose extraordinaire, et qui me frappa! parmi les objets de cette restitution se trouvait un bijou que je reconnus de suite pour m'appartenir, mais que j'avais perdu depuis longtemps et que je ne m'attendais guère à retrouver en cette occasion.

"C'était un anneau d'une forme et d'un dessin particuliers qui, ayant autrefois appartenu à mon père, avait ensuite été porté par ma mère, qui me l'avait donné à l'époque de son mariage avec M. Graham. J'avais toujours attaché un grand prix à la possession de cet anneau, et il faisait partie du petit nombre d'objets que j'avais emportés en quittant la maison de mon beau-père. Depuis, cette bague avait été laissée par moi avec une montre et quelques autres bijoux en la possession de Lucy au moment où je quittai Rio. Jugez quel effet dut produire sur moi la vue de cet objet. Il me sembla que c'était un souvenir qui m'arrivait d'outre-tombe. Je pressai mon prisonnier de m'apprendre d'où lui venait cette bague, mais c'était à mon tour de prier et à lui de refuser. Enfin, la promesse de lui laisser la vie sauve et de ne point le livrer à la justice le déterminèrent à parler. Voici, en peu de mots, les renseignements que je parvins à lui arracher. Cet homme s'appelait Stephen Grant, il était fils de mon vieil ami Ben. Il avait appris de la bouche de son père l'histoire des infortunes de votre mère, et les avait retenues d'autant mieux que l'introduction de la pauvre étrangère sous le toit conjugal de Ben avait été l'objet d'une querelle violente entre lui et sa mégère de femme. D'après ce qu'il me raconta, mon éloignement prolongé et l'absence de lettres pendant tout le temps de ma maladie avaient porté Ben à croire à un lâche et cruel abandon de ma part. Lucy, que je n'avais point initiée aux secrets de ma vie passée, et qui devait, en effet, trouver ma conduite inexplicable sur plusieurs points, finit par partager les soupçons du vieux matelot. Elle s'était bien informée de moi auprès du négociant qui m'employait; mais celui-ci, qui avait entendu parler de l'épidémie et qui supposait que j'étais du nombre des morts, ne voulut point l'affliger par le récit de cette circonstance, et se contenta de lui répondre d'une manière évasive, ce qui ne fit que confirmer les craintes que la malheureuse femme avait conçues. Elle n'en persista pas moins à demeurer dans la maison où je l'avais laissée, espérant toujours que je viendrais l'y retrouver. Sur ces entrefaites, la fièvre jaune vint étendre ses ravages jusqu'à Rio. Le peu d'argent que j'avais laissé à Lucy lors de mon départ était épuisé, sa fille pouvait être victime de l'épidémie, Ben la suppliait de retourner avec lui avant qu'il fût trop tard pour quitter cette contrée infectée. Elle consentit enfin à la suivre, et revint à Boston sur un bâtiment où Ben servait en qualité de matelot. En arrivant dans cette ville, son pauvre protecteur lui offrit de partager son toit. Elle n'avait pas l'embarras du choix, elle accepta. C'est là que votre mère est morte de misère et de désespoir, c'est là que vous fûtes laissée par elle à la merci d'une misérable femme qui n'eût point hésité à vous jeter dehors sans la crainte de donner l'éveil sur le crime honteux que sa conscience lui reprochait. Ce crime, c'était un vol infâme commis par Nan et son fils au détriment de votre pauvre mère. Nan cependant ne profita jamais des fruits de ce vol, son fils les ayant gardés par devers lui sous prétexte de s'en défaire à l'étranger.

"Stephen s'était depuis longtemps débarrassé de tous les autres bijoux; mais le peu de valeur de l'anneau le lui avait fait conserver, et c'est ainsi que cette bague devait servir au salut de ce misérable et me mettre en même temps sur la trace de ce qui me restait de plus précieux au monde.

"Malgré les renseignements que je venais d'obtenir et l'espoir de vous retrouver encore vivante, j'ignorais ce que vous étiez devenue et de quel côté diriger mes recherches. J'accablai Stephen de questions sur vous, il n'avait plus de raisons pour me rien cacher, mais il m'assura qu'il ne savait plus rien sur votre compte depuis l'événement qui vous avait mise sous la garde de Truman Flint. Tout ce qu'il put m'apprendre, c'est que le vieillard vous avait recueillie chez lui et que vous y étiez demeurée quelque temps du moins; car il se rappelait encore la vengeance que, toute enfant, vous aviez exercée sur les carreaux de sa mère, et qu'il attribuait, pardonnez-moi l'expression, à l'instigation de ce vieux fou de True.

"Il me fut impossible d'obtenir de lui aucun autre renseignement. Mais c'en était assez pour relever mon courage, et, poussé par l'unique désir de retrouver ma fille, je revins en toute hâte à Boston. De retour dans cette ville, je n'eus point de peine à retrouver les traces de votre bienfaiteur; quoiqu'il fût mort depuis longtemps, ceux qui l'avaient connu n'avaient point encore perdu tout souvenir de ses vertus. L'enfant qu'il avait adopté n'était pas non plus oublié dans le quartier qu'ils avaient tous deux habité; plus d'une voix s'éleva pour me parler avec reconnaissance de la jeune fille qui avait su en tout temps se souvenir de la misère dont elle était sortie, pour mettre sa prospérité nouvelle au service des maux qu'elle avait jadis partagés.

"Mais, hélas! pour compléter la somme des misères auxquelles j'étais destiné, je ne découvrais que vous étiez mon enfant chéri, que pour apprendre en même temps que vous étiez la fille adoptive de la douce Emily Graham, la pauvre fille aveuglée par mes mains.

"Etrange coïncidence! celle dont j'avais causé le malheur éternel avait veillé comme un ange à la conservation de ma fille chérie.

"Les mers et les terres qui m'avaient autrefois séparé de vous me paraissaient une barrière moins infranchissable que celle qu'une Providence vengeresse semblait avoir mise entre nous. Comment oser jamais arracher ma fille d'une maison où sans doute on lui avait appris depuis longtemps à me mépriser et à me haïr!

"En présence de cette terrible idée, craignant d'exciter à tous les titres votre dégoût et votre horreur, et désespérant de pouvoir jamais ramener à moi votre coeur, que je croyais depuis longtemps prévenu, je résolus de vous laisser vivre près de ceux qui pourraient vous paraître une tyrannie aussi injuste qu'odieuse.

"Cependant je voulais vous voir sans me faire reconnaître; les années et surtout les chagrins m'avaient assez changé pour me rendre méconnaissable, et je m'approchai de la maison de M. Graham, sans crainte d'être découvert. Cette maison était fermée.

"Je me rendis dans les bureaux, et là j'appris d'un commis, malheureusement fort mal informé, que M. Graham, après avoir passé l'hiver à Paris avec toute sa famille, venait de se rendre à une ville de bains en Allemagne. De suite, et sans plus amples informations, je m'embarquai pour Liverpool, et de là je me hâtai de gagner Baden-Baden.

"Je trouvai moyen, tout en évitant la présence de M. Graham, de me mettre en relation avec sa femme, et ce fut elle qui m'apprit que vous étiez restée à Boston avec Emily sous la protection du docteur Jérémy.

"Je revins à Boston. La maison du docteur Jérémy était vide. Je ne trouvai qu'un ouvrier occupé à des réparations extérieures, qui me dit que toute la famille était absente de la ville. Il ignorait de quel côté on s'était dirigé, mais il ajouta que dans la maison il y avait quelqu'un qui pourrait me fournir les renseignements dont j'aurais besoin. Je frappai, on vint m'ouvrir, et je me trouvai face à face avec mistress Ellis, la même qui près de vingt ans auparavant m'avait, d'un seul mot, mis le désespoir dans le coeur. J'acquis alors la certitude que j'étais devenu méconnaissable, car la dame de compagnie d'Emily ne parut nullement se douter à qui elle avait affaire. Elle répondit à mes questions comme elle avait sans doute fait déjà à plusieurs clients du docteur, et m'apprit que toute la famille était, en effet, partie le matin même pour New-York, et ne serait pas de retour avant deux ou trois semaines.

Rien ne pouvait me convenir mieux que l'espoir de vous rencontrer sur les grandes routes, et de me mêler à votre société au seul titre de compagnon de voyage. Vous savez comment ce projet fut accompli, de quelle manière tantôt vous devançant, tantôt restant en arrière, je sus toujours me tenir près de vous. C'est moi qui me procurai à votre insu le plaisir d'adoucir pour vous et pour Emily les petites tribulations du voyage, en retenant par avance des appartements convenables et en faisant préparer tout ce qui vous était nécessaire.

"La facilité que j'avais de vous approcher et de me mêler aux personnes qui vous entouraient ne provenait que de l'infirmité de la pauvre Emily. Si elle n'eût point été aveugle, en effet, elle eût reconnu le compagnon de son enfance jusque sous mes cheveux blancs.

(A suivre).

LES FUSILLIERS MARINS AU CIMETIERE DE DIXMUDE

Un article de Maurice Barrès

M. Maurice Barrès publie dans "l'Echo de Paris" les impressions suivantes d'un fusilier marin de 18 ans, Pierre Bernoux, sur les terribles combats qui se sont livrés autour de Dixmude.

"Notre capitaine, nous ayant fait distribuer de nouvelles cartouches et donné d'indispensables recommandations, nous commande: En avant! Nous abandonnâmes nos tranchées pour aller occuper celles de première ligne, qui se trouvaient situées de l'autre côté de Dixmude, dans le cimetière! En file indienne, un rang de chaque côté de la route, chaque homme espace de quelques mètres, afin de moins offrir de prise aux obus, nous avancions dans cette pauvre ville, depuis plusieurs jours bombardée sans pitié. Un spectacle effrayant nous attendait. Dès l'entrée, de chaque côté de la rue, le ruisseau était transformé en une rivière de sang dans laquelle baignaient des loques sanguinolentes, des débris d'êtres humains, des cadavres... Cet horrible tableau vivant nous fit une impression indéfinissable. De grosses gouttes de sueur perlaient sur nos fronts. A mesure que l'on avançait, des choses plus atroces, épouvantables visions d'horreur, s'offraient à notre vue: des morts étaient jonchés sur le sol; les uns, les yeux tout grands ouverts, semblaient nous regarder et dans une muette prière vouloir nous dire: N'y allez pas, n'y allez pas! Nous avancions cependant, allant d'horreur en horreur. Là, c'étaient des mourants, ici, des bras, des jambes; partout la ruine et la désolation. Nous avancions, le regard perdu dans cette interminable suite des derniers vestiges de Dixmude. Tout à coup, un lugubre sifflement nous tira de notre rêverie: c'était un obus qui était dirigé sur nous. Plus d'un de nous frissonna en entendant le bruit de sa marche rapide. Sur un ordre bref, nous nous couchâmes à terre en ramenant nos sacs sur nos têtes. Précaution bien futile. Que l'obus vint à tomber sur nous et c'était le déchiquètement. Il nous restait, comme suprême consolation, de penser que c'était pour la France. Cependant l'obus arrivait rapidement. Nous écoutions haletants, retenant notre respiration. Soudain une effroyable détonation nous apprit que le projectile était arivé au terme de sa course. La terre s'entr'ouvrit, le sol trembla, secoué formidablement par la masse d'acier qui venait de 10 kilomètres. L'obus était tombé à quelques mètres de nous sur une maisonnette où se trouvaient, hélas! quelques soldats belges..."

* * *

Un quart d'heure après ils arrivent au pont de l'Yser, le franchissent et se dirigent vers le bout de la ville, tandis que de nouveaux sifflements les font se coucher à terre.

"Enfin nous étions au bout de la ville. Nous apercevions devant nous le cimetière de Dixmude, but de notre pénible promenade, mais pour y parvenir, il nous fallait parcourir encore une cinquantaine de mètres sans abri. Et les camarades que nous avions rencontrés en route, nous avaient confié ces quelques mots qui nous donnèrent un frisson: "Il est temps que vous arriviez, il se passe du propre!" Vous pensez, chers amis, si cela nous rassurait. Enfin le capitaine prit la tête de la colonne et, afin de nous donner l'exemple et d'aviver notre ardeur, il quitta le premier le dernier abri en commandant: "Pas de course!..."

"A peine avions-nous dépassé la dernière ruine protectrice qu'une fusillade nourrie nous apprit que les bandits nous apercevaient. Nous étions en terrain découvert. Le temps très court qui se passa durant que nous traversions cet espace dangereux nous parut une éternité. Enfin, nous arrivâmes dans le cimetière, où notre premier soin fut de nous mettre à l'abri des balles qui pleuvaient toujours... A cet effet, tout le long du mur étaient construits des retranchements où les créneaux étaient disposés afin de laisser passer les fusils.

"Quatre camarades déjà manquaient à l'appel. Notre arrivée fut saluée par un obus ennemi, bientôt suivi de plusieurs autres. Et plusieurs des nôtres tombèrent encore sans avoir vu une seule de ces brutes germaniques et sans avoir pu tirer un seul coup de feu. Mais il fallait répondre au feu nourri de l'ennemi. Le capitaine nous dit alors:

"—Regardez bien et feu à volonté sur tout homme que vous apercevrez."

"Quelques instants après, nous tirions des feux de salve à la distance donnée par nos chefs, sur un ennemi invisible pour nous, mais que les jumelles du capitaine lui montraient bien. Et la nuit arrivait, se faisant à chaque minute plus obscure et plus impénétrable. Le canon de nos fusils étaient presque rouge, tant avait été vive notre fusillage, puis brusquement le canon se tut, les balles arrêtèrent leur pluie meurtrière. Plusieurs des nôtres étaient encore tombés, blessés ou morts. Un de mes amis fut tué net, tout à côté de moi, d'une balle en plein front, la cervelle jaillit de tous côtés, car il avait été frappé d'un balle dum-dum... Beaucoup tombèrent ainsi, frappés de ces petits projectiles qui déchiquètent le membre et causent parfois de telles souffrances que le blessé, dans son martyre, refusant tout secours et tout soins, implore d'une voix lamentable: "Achevez-moi! achevez-moi!"

* * *

Le combat est terminé. Quelques coups de feu encore, puis "l'angoissant silence de l'obscurité". La lune se lève, les hommes regardent alors derrière eux dans le cimetière.

"Les tombeaux étaient renversés, les morts déterrés, ravis au sépulcre mystérieusement. C'était un spectacle vraiment inoubliable par son horrible vision, rendue plus horrible encore par les pâles reflets de la lune, lesquels donnaient au moindre objet une allure fantastique... Sur un ordre du capitaine, nous nous reposâmes un peu, un sur deux; nous nous remplacions de deux heures en deux heures." Quelques coups de feu dans la nuit. "Ils ne durèrent que quelques secondes, mais ce fut suffisant pour nous faire mettre tous sur pied, le doigt sur la gâchette."

Le matin, dès l'aube, la canonnade reprend, puis la fusillade. Le long du cimetière il y avait une route. "Plus loin, c'était des champs où nombre de cadavres étaient entassés. A 800 mètres de là environ, il y avait un bois, à l'entrée duquel se trouvait un château flanqué de deux mitrailleuses, dont les Allemands avaient fait leur domicile. Nos obus commencèrent à tomber dessus avec une précision mathématique vraiment extraordinaire. A chaque projectile, une partie du château s'effondrait, soulevant une masse de poussière, tandis que les débris voltigeaient dans les airs comme de vulgaires plumes... Il en résultat que l'on vit bientôt sortir de ce château nombre de Boches qui allaient en courant se réfugier dans le bois, s'offrant à nous comme une cible facile. Aussitôt notre capitaine donna l'ordre aux mitrailleuses de faire parler leur arme, tandis qu'il nous commandait: "Feu de salve!" Joyeusement, nous exécutions ce commandement et les balles crépitèrent, frappant dans la masse et jonchant le sol de cadavres ennemis."

* * *

Ils sont tout à leur joie quand un taube apparaît, les repère.

"Alors qu'il se trouvait exactement sur nous, l'on vit quelques nuages de fumée s'en détacher, puis l'oiseau fit brusquement volte-face..." Quelques instants après, "une masse formidable vint s'abattre au milieu du cimetière. Les quelques flocons de fumée aperçus étaient un signal. Fort heureusement, le tir de l'armée allemande n'est pas très précis, de sorte que nous eûmes le temps, sur un ordre du chef, d'évacuer les lieux devenus par trop intenables."

Et de courir. Dans leur repli trois ou quatre seulement des fusiliers sont atteints. Les autres n'allèrent pas loin. "A peine quelque cent mètres derrière le cimetière, le long du talus bordant la voie ferrée. Là le capitaine commanda: "Halte! espacez-vous le long du talus et ne bougez pas." Ce qu'ils firent, tandis que des obus continuaient à pleuvoir dru sur le cimetière.

"Au soir tombant, le capitaine nous commanda: "Le long de la voie, creusez des tranchées!" On en creusa sur une distance assez grande. La nuit était tombée tout à fait. Un coup de feu, deux, trois, puis une salve nous fit sursauter. C'étaient les Allemands qui, voulant profiter de notre désarroi qui nous avait fait abandonner le cimetière, voulaient reprendre la position. Mais les braves tirailleurs sénégalais nous avaient remplacés dès que l'intensité du feu de l'armée ennemie s'était atténuée et, pendant quelques minutes plusieurs salves furieuses furent échangées à l'avantages des nôtres et au désavantage des Boches qui, bientôt, durent reprendre leurs primitives tranchées.".

Ils étaient à peine installés dans leurs retranchements creusés le long de la voie qu'une "masse indistincte et compacte" parut du côté de Dixmude. Ils s'en effrayent d'abord un peu: le capitaine leur explique que ce sont les marins qui viennent les relever, tandis qu'eux-mêmes iront occuper des tranchées situées à plusieurs kilomètres de là. Après une marche d'une heure et comme ils y arrivent, ils sont accueillis par une fusillade nourrie: les Boches attaquaient les tranchées.

"Sur l'ordre bref du capitaine, nous nous couchâmes à terre et nous avançâmes en rampant. Nous étions chargés de remplacer les chasseurs à pied belges qui se trouvaient là depuis trois jours. Ils furent très heureux de nous voir arriver. Cela leur permettait de se reposer un peu. Ils nous cédèrent bien vite la place sans regret et s'en retournèrent en rampant comme nous étions arrivés, car les balles allemandes pleuvaient toujours. Dès que nous fûmes installés dans les tranchées, nous nous mîmes en devoir de répondre au feu de l'ennemi, les mitrailleuses se mirent de la partie et bientôt la fusillade cessa."

Le reste de la nuit fut tranquille.

"Le lendemain matin, dès l'aube, nous pûmes à notre grande surprise apercevoir une grande étendue d'eau devant nous. C'était l'inondation produite par la rupture des digues, rupture occasionnée par les Belges, afin "d'endiguer" le flot allemand, et la ruse réussit pleinement; l'artillerie allemande fut obligée de reculer, sous peine de voir ses canons s'enliser. De la sorte nous fûmes tranquilles pendant quelques jours."

Vous avez lu; vous connaissez maintenant le fusilier marin Pierre Bernoux, âgé de dix-huit ans; et désormais, les uns et les autres, nous n'oublierons pas plus le cimetière de Dixmude que le "Cimetière d'Eylau", chanté par le vieux prophète Hugo. Ce jeune soldat est devenu sous nos yeux un héros; il ne le sait pas, et nous, qui le savons, nous ne distinguons pas comment la chose s'est faite. D'où surgissent cette force, cette noblesse, cette volonté d'un individu qui soudain se dépasse et prétend à bien autre chose qu'à assurer sa propre vie? Cela est-il formé au sein du bataillon et par la communion de chacun avec tous? On voudrait poursuivre dans les terres inconnues et dans les ténèbres la réponse à ces questions inévitables. Mais nous recueillons les faits sans pénétrer dans le secret laboratoire qui les prépare loin de notre regard.

Maurice Barrès,
de l'Académie française.

LES EXPLOSIFS ALLEMANDS

Les Allemands fabriquent des explosifs avec d'autres matières que le coton

Londres, 15. — Un sujet d'un Etat neutre qui vient d'accomplir un voyage en Allemagne où il a recueilli de nombreuses informations sur les conditions industrielles et économiques de ce pays a donné au "Daily Chronicle" un compte-rendu du travail accompli par les chimistes allemands pour découvrir une autre matière que le coton pour servir de base aux puissants explosifs. Cette matière a été trouvée dans la pulpe ordinaire du bois.

On se livre encore, dit-il, à des expériences, mais des progrès suffisants ont déjà été réalisés pour permettre d'employer cette matière couramment et avec succès.

La grande difficulté consistant à employer la pulpe de bois à la place de coton réside dans la présence de nombreuses impuretés qu'on ne rencontre pas dans le coton. Les plus importantes de ces impuretés sont la résine et l'oxycellulose. Si elles ne disparaissent pas complètement les explosifs dans la composition desquelles elles entreront n'auront pas une action sûre et offriront un grand danger pour ceux qui les fabriqueront.

Trois des plus grandes manufactures d'Allemagne s'occupent maintenant à fabriquer cette nouvelle matière pour explosifs, faisant sécher à cet effet les bois destinés à produire la pulpe de bois. De grandes quantités de bois de charpente ont été amenés soit de mon pays soit de Russie; on ne peut donc pas craindre d'en manquer.

"On a assuré que si l'Allemagne ne pouvait plus arriver à se procurer du coton brut, elle serait à même de surmonter, grâce à cette découverte, toutes les difficultés.

LES ALLEMANDS A VARSOVIE

Une proclamation menaçante du prince Léopold de Bavière

Londres, 14. — La proclamation du prince Léopold de Bavière, adressée aux habitants de Varsovie est, textuellement, reproduite par la "Gazette de Cologne", d'après le "Lodzer Zeitung" de Lodz, Pologne, selon le correspondant de l'agence Reuter, à Amsterdam, qui la transmet en ces termes:

"Habitants de Varsovie. Votre ville est entre des mains allemandes, mais nous faisons la guerre seulement aux troupes ennemies, et non aux citoyens paisibles.

"La paix et l'ordre seront garantis et les droits protégés.

"J'attends, des citoyens de Varsovie, de ne se livrer à aucune action hostile, d'avoir confiance en la raison allemande et en la justice et d'obéir aux instructions des chefs allemands.

"Il est venu, pourtant, à la connaissance des chefs allemands, que l'ennemi a préparé des attaques contre la sécurité de nos troupes à Varsovie. Ceci m'oblige à prendre comme otages, les fonctionnaires et les plus importants personnages de la ville qui répondront de la sécurité de nos troupes.

"C'est à vous qu'incombe le devoir de protéger la vie de vos meilleurs citoyens.

"C'est maintenant le devoir de chacun qui pourrait avoir connaissance d'une attaque, quel qu'en soit le genre, de prévenir les autorités allemandes dans l'intérêt de ces citoyens et pour maintenir la paix et la sécurité à Varsovie.

"Quiconque se rendra coupable de négligence à cet égard, ou prêtera assistance à une agression, doit s'attendre à être puni de la peine de mort."

SUR LE FRONT FRANCAIS

"La guerre cessera quand nous serons en Allemagne", dit un général

Le correspondant spécial de l'United Press en France télégraphie:

Avec l'armée française sur le front le 6 août. — Si les Allemands accomplissent leur menace de tenter de se frayer un chemin à travers les lignes alliées jusqu'à la Manche ou jusqu'à Paris après avoir pris Varsovie, le monde sera témoin de la plus grande boucherie qui ait jamais eut lieu, et le kaiser y rencontrera son Waterloo.

Cette opinion m'a été nettement affirmée par les officiers de tous grades avec lesquels je me suis entretenu au cours d'une tournée sur le front à l'occasion de la'nniversaire du début de la guerre.

Leur seule crainte est que les Allemands se rendant compte que ce serait faire le jeu des alliés, ne mettent pas leur menace à exécution.

"Une telle tentative, m'a dit un officier supérieur, est certaine d'échouer. Alors, les légions du kaiser, affaiblies par des pertes terribles, seraient à la merci des alliés, qui, ne cherchant depuis le début qu'à gagner du temps, ont économisé leurs troupes grâce surtout au génie du général Joffre."

Un autre me dit: "Nous sommes prêts à aller de l'avant, mais rien ne pous presse puisque le temps est notre allié. Nous pourrons percer les lignes allemandes au moment où nous le voudrons, mais cette opération sera coûteuse.

"Aussi préférons-nous attendre et laisser les Allemands tenter de percer nos lignes. Ils le tenteront certainement d'ici peu, et alors qu'ils prennent garde."

Un des généraux les plus connus, auquel je demandais le 4 août jusqu'à quand durerait la guerre, me répondit:

"Jusqu'à ce que nous soyons en Allemagne. Nous nous battrons jusqu'à ce que ce résultat soit âtteint, que ce soit dans deux ou dix ans."

NOUVELLES BOCHES

Les paysans polonais pleuraient joie en voyant les troupes allemandes entrer dans Varsovie

Berlin, 11. — D'après une dépêche envoyée à Berlin par Kurt Aram, correspondant spécial du "Lokalanzeiger", les soldats allemands ont été acclamés comme des libérateurs en entrant dans Varsovie, qui n'a pas subi de dégâts.

Les habitants de la capitale de la Pologne, ajoute le correspondant, emplissaient les rues et ont acclamé les troupes, à leur entrée dans la ville, avec un enthousiasme et une joie indescriptibles. Les rues étaient splendidement pavoisées. Les paysans polonais, qui, pendant longtemps avaient été forcés de rester en ville, commencèrent à en sortir dès ce matin pour se rendre dans leurs fermes, emmenant leur bétail et leur mobilier, et accueillirent les soldats avec des larmes dans les yeux.

Le correspondant de la "Berliner Tageblatt", à Varsovie, confirme ce rapport en disant que les Allemands ont été reçus avec joie par les habitants. Les rues, dit-il, étaient remplies de Polonais, de Juifs, d'Allemands et de Russes, qui agitaient leurs chapeaux avec enthousiasme en présence des soldats allemands.

Un grand nombre d'habitants se tenaient même dans le voisinage du château, bien qu'un combat d'infanterie entre Russes et Allemands se livrait à ce moment à l'est de l'édifice.

Les tramways électriques fonctionnaient comme d'habitude, et presque tous les magasins étaient ouverts.

LA SCIENCE ET LA GUERRE

Le serum polyvalent opère des cures merveilleuses

Paris, 17. — On décrit comme des plus remarquables, les guérisons de blessures de soldats français, obtenues par le nouveau sérum polyvalent, dont la découverte a été annoncée en mars dernier Plusieurs cas de mutilés, pour lesquels on avait abandonné tout espoir, avant l'usage du sérum, étant donnée la nature infectieuse de leurs blessures, sont cités comme étant radicalment guéris.

Les docteurs Leclainche et Vallée, qui ont découvert le sérum, n'ont pas pu, jusqu'ici, en fournir journellement plus de 2,000 tubes, la plupart allant aux hôpitaux de l'arrière où on traite les blessures les plus graves. Quand il pourra être produit en quantités suffisantes, pour être envoyées sur le front, où il pourra être employé préventivement, comme le sérum antitétanique l'est maintenant, on croit qu'un grand nombre de vies pourront être sauvées.

Le nouveau sérum, qu'on peut décrire brièvement comme un composé de plusieurs sérums employés contre les bactéries, n'a été mis en usage que récemment. Des expériences ont d'abord été faites dans un laboratoire de Paris. Puis il fut essayé par le Dr Bergeron, à l'hôpital Buffon, et fut, ensuite, répandu plus largement.

LES PERTES ALLEMANDES

L'offensive sur la Narew a été très coûteuse

Genève, 13. — Une dépêche d'Innsbruck à la "Tribune" dit que dans les récents combats qui se sont livrés sur la partie du front oriental, allant de la Pissa à Ostrov (nord-est de Varsovie), les Allemands ont perdu 65,000 hommes en tués ou blessés, mais ont réussi à s'emparer des principales positions retranchées des Russes.

Les engagements, ajoute la dépêche, qui se sont livrés dans le voisinage de Novo Georgievsk ont duré cinq jours, et les Allemands ont occupé la partie nord des défenses de la ville. Les Russes comptent surtout sur leurs charges à la baïonnete, car ils manquent de munitions.

Au nord de la ligne Lublin-Chelm, la bataille continue à l'avantage des Autrichiens et des Allemands. Dans la région de Nova Alexandria, sur la Vistule et au sud d'Ivangorod, les Russes opposent une résistance acharnée en infligeant de grosses pertes à leurs adversaires.

L'ETOURNEAU AVISE

Un instituteur parle du patriotisme. Il fait valoir les hautes raisons morales qui soulèvent l'enthousiasme guerrier de nos défenseurs.

—Les territoriaux, dit-il, ne sont pas les moins ardents.

Mais il s'aperçoit qu'un élève ne l'écoute pas, et brusquement, après avoir énuméré les motifs qui incitent les "terribles taureaux" à n'être pas inférieurs à leurs cadets:

—Dis-moi, petit, qu'est-ce qui conduit tous ces vaillants soldats à la guerre?

—Les trains de mobilisation, répond le gamin, qui sort de son rêve.

BENEDICTION D'UN MONUMENT

Belle cérémonie à Sainte-Agathe

Mercredi le 4 août, par une radieuse journée dont les promesses se réflétaient sur les visages des heureux cultivateurs aussi bien que sur les épis jaunissants, on célébrait à Sainte-Agathe avec grand éclat une double cérémonie: un service anniversaire pour l'âme des Rév. Messires Cyrille Samoisette et Adolphe Bourret, curés défunts de la paroisse, et la bénédiction solennelle d'un calvaire servant en même temps de monument funéraire à leur mémoire.

On s'était rendu en foule à l'église, car le souvenir de leurs regrettés pasteurs est encore vivace dans le coeur des paroissiens et l'on savait aussi que Mgr Béliveau, avec son obligeance habituelle, avait accepté de présider à la cérémonie.

Le service fut chanté par M. Rocan, curé de la paroisse, assisté de MM. les Curés Desrosiers, et Mireault comme diacre et sous-diacre. Au choeur étaient présents, outre Sa Grandeur, MM. les curés Jolys, Gendron, Giroux, Bastien, et le R. P. Marsiteau. Etaient aussi présents M. Hector Tremblay, de la Cie Tremblay, et M. Poulain, inspecteur d'écoles, et M. Nicolas Pirotton, de Saint-Boniface, quii a fait le monument dans ses ateliers de Norwood.

Une éloquente alocution de circonstance fut prononcée par M. le curé Jolys, dont l'éloge n'est plus à faire, et les chantres, assistés de quelqeus amis de Saint-Boniface, interprétèrent avec fidélité la touchante musique de la Messe des Morts.

Après l'absoute chantée par Mgr Béliveau, l'on se rendit en procession au cimetière au chant du **Vexilla Regis** pour procéder à la bénédiction du calvaire. C'est un monument qui ferait honneur à une ville et dont on voit rarement le pareil; aussi M. le Curé et les paroissiens méritent-ils les éloges chaleureux pour avoir doté leur paroisse et je dirai le Manitoba d'une oeuvre d'art de cette envolée; il consiste en une croix de pierre de six pieds de hauteur, sur laquelle se détache un Christ en bronze de toute beauté. Avec le piédestal et le socle il y a douze pieds de la base au sommet de la croix. A droite et à gauche de celle-ci et sur la même fondation s'élèvent des piédestaux en pierre sur chacun desquels seront placés bientôt les statues en bronze de la sainte Vierge et de saint Jean. Il est heureux que le tout soit assez bien placé et de proportion suffisante pour que l'on ne puisse passer le village sans se trouver en pleine vue de ce superbe mausolée, qui j'en suis convaincu sera bientôt au complet si la récolte ne dément it pas ses promesses de l'heure actuelle. Sur chacune des faces du piédestal de la croix une plaque commémorative en marbre fait connaître en quelques lignes les événements principaux de la vie des trois pasteurs défunts.

A gauche:

Messire Cyrille Samoisette, né à Saint-Jean, P. Q., 16 avril 1841. Ordonné prêtre à Saint-Boniface, Man, 6 janvier 1875. Curé de Sainte-Agathe, 1877-1891. Décédé le 1er août 1891. R. I. P.

Au centre:

Messire Adolphe Bourret, né à Saint-Ours, P. Q., 8 décembre 1855. Ordonné prêtre à Saint-Hyacinthe, 18 septembre 1886. Curé de Sainte-Agathe, 1891-1912. Décédé 12 juillet 1912. R. I. P.

A droite:

Messire Télesphore Campeau, né à Vaudreuil, 15 mars 1858. Ordonné prêtre à Saint-Boniface, Man., 9 août 1884. Curé de Sainte-Agathe, 1912-1915. Décédé 14 mars 1915. R. I. P.

L'on peut voir par ce qui précède que M. le curé actuel est en bon chemin de continuer les traditions de piété et de progrès qui ont distingué ses prédécesseurs et qu'il saura se faire une large place dans le coeur de ses paroissiens tout comme eux.

Après le dîner servi au presbytère, les distingués visiteurs s'en retournèrent à Saint-Boniface dans la magnifique automobile grise des MM. Tremblay, enchantés de leur pieux voyage et convaincus sans retour que Sainte-Agathe est un endroit charmant entre tous. La vue de ces magnifiques champs écrasés sous les épis dorés, l'air enbaumé des foins mûrs qui leur fouettait le visage sous la rapide course du char bercé mollement par les légères aspérités du chemin, la brise pure qu'ils humaient à pleins poumons, tout cela mettait leur coeur en joie et en faisait monter vers le ciel une fervente prière pour le succès de la récolte et la fin de cette horrible guerre si peu en harmonie avec la paix et le calme de la nature étalée à leurs yeux.

Un témoin.

EN PELERINAGE

Je connaissais déjà Sainte-Anne de Beaupré, ce lieu de pèlerinage fameux au Canada, et qui appartient à la province de Québec, aussi Sainte-Anne de la Pointe-au-Pic, près de Rimouski, qui a vu quantité de miracles s'accomplir; mais, transplanté au Manitoba, il me fallait voir à tout prix la grande thaumaturge du pays.

Mercredi matin le 11 août, à 8 heures, le train nous prend à la gare de Saint-Boniface. Les pèlerins, moins nombreux, dit-on, que les années précédentes — il fait si chaud aussi! — sont conduits par notre éminent curé, Sa Grandeur Mgr Béliveau.

Une fois bien installés, le train en marche, les chapelets se déroulent, et les voix s'élèvent d'un commun accord pour répondre à l'Ave Maria. Mais on a fait le tour des cinq dizaines, que je m'en suis à peine aperçue. J'avoue que j'ai bien des distractions pendant le trajet. Mes yeux que je veux fermer par "dévotion" s'obstinent à rester ouverts, les malheureux! L'heure du recueillement n'est pas encore venue pour moi. J'attends donc patiemment d'être à destination pour me plonger toute dans l'atmosphère pieuse de la petite église où nous allons exposer nos besoins tant spirituels que corporels.

Nous arrivons enfin, en procession, vers 10 heures, salués par trois superbes cloches qui carillonnent à "pleins poumons" — et qui ont vite fait d'enterrer les voix de nos chanteurs et chanteuses — non pas "du haut de la terre", mais "d'en bas", au niveau de nos oreilles qui n'en peuvent plus d'harmonie.

On donne la Sainte Communion aux vaillants qui ont pu attendre cette heure bénie, à jeun si longtemps. Puis la messe commence.. Et là à genoux aux pieds de cette grande Sainte que nous invoquons, nous n'avons plus l'idée du badinage, et nos yeux, s'ils restent ouverts, c'est pour les fixer sur celle qui doit nous accorder en ce jour toutes les faveurs.

Nous sommes envahis par ce je ne sais quoi, qui doit être la foi, et remplit notre âme d'une douceur ineffable. Nous n'avons de force que pour dire "Je crois".

Et comme les cérémonies du Saint Sacrifice qui s'offre sur l'autel se continuent trop vite, à notre gré, nous nous hâtons de demander les uns, une guérison corporelle, les autres la conversion d'un être cher... et que sais-je, moi?

A la pensée de toutes les misères humaines qui sont groupées là, exprès pour être soulagées, une émotion indéfinissable nous gagne...

"Pauvre sainte Anne", elle a fort à faire, ce jour-là... mais nul doute qu'à son âge, il ne manque pas dans son céleste entourage, d'amis de très bonne volonté pour lui aider à tenir ses nombreux comptes...

Après l'Evangile, M. le Curé de la paroisse nous souhaite la bienvenue à l'instar de ses cloches dont il parait fier... fier... et avec raison. Espérons avec lui qu'elles prendront leur envolée, plus près du ciel, avant longtemps.

Ensuite, la petite chaire roulante est avancée dans le sanctuaire et Sa Grandeur, notre Curé, est prié de faire le sermon, qui est l'écho si bien dit de ce que notre âme sent en elle. Quant à vous le répéter, je m'y refuse, attendu que je le déguiserais. Tant pis pour ceux qui ne sont pas venus..

En tout cas, vous savez qu'il y a des étoiles de première, de deuxième et de troisième grandeur etc. Sainte Anne est pour sûr une étoile de première grandeur, Monseigneur l'a dit.

Elle est donc très puissante: avec une foi vive, ne craignons pas de l'invoquer, sachant toute sa faveur, auprès de son divin Petit-Fils, Jésus, et de Marie, sa Mère Immaculée.

Par ce temps de guerre surtout, qui bouleverse l'Europe, où la furie humaine ne voit pas de bornes; cette lutte terrifiante qui ravit aux mères, les fils et les époux, aux petits enfants, un père tendrement aimé, oh! oui, forçons les portes du ciel et obtenons enfin cette paix que toute l'Eglise demande par la voix du Saint Pontife, et tant soouhaitée du monde entier.

...Mais à l'autel il n'y a plus personne. Et on ne se hâte pas de sortir...

Il faut pourtant aller réparer nos forces par un bon diner que les Dames de la place ont eu la gracieuseté de nous préparer dans le pavillon d'à côté. Je ne sais si c'est dû à la dévotion — à l'effort de la dévotion, si vous voulez — mais tous nous nous sentons en appétit et nous faisons honneur aux plats qui nous sont offerts.

Le repas terminé, on s'en va chercher un peu d'ombre, ici ou là, car le soleil de Sainte-Anne des Chênes est brillant... pareil au nôtre!

A 2 heures et demie nous rentrons à l'église pour une dernière visite à sainte Anne. Dans l'acte de foi et d'espoir que nous renouvelons, nous mettons en gerbe nos supplications. Puisse cette aimable sainte les exaucer toutes.

La Bénédiction du Saint Sacrement qui nous est donnée par Sa Grandeur est suivie de la bénédiction de la relique: tandis que les Dames de la Congrégation de Sainte Anne qui ont pris — avec succès — l'initiative du chant, disent encore une fois les louanges de la "bonne sainte Anne".

Déjà la journée est finie. Dans le train qui nous ramène au foyer, l'atmosphère semble imprégnée du recueillement que traînent après eux les pèlerins.

Jacqueline des Erables.

13 août 1915.

TRIBUNE LIBRE

Opinion d'un libéral

Au lendemain du scrutin, le **Free Press**, dans son article éditorial du 10 août, signalait le rôle de l'élément français dans les dernières élections. Il en arrivait à cette conclusion que tous les polls de langue française avaient donné aux candidats libéraux une appréciable majorité parce que l'élément française se rendait enfin compte de la nécessité de l'enseignement anglais et qu'il voulait que, par la connaissance de cette langue, les enfants soient à même d'affronter victorieusement les combats de la vie. De la langue française, il n'est nullement question.

Que le **Free Press** nous permette de lui dire que si la majorité de l'élément français s'est rangée du côté du parti libéral, c'est que le changement de gouvernement était à l'ordre du jour et qu'après les fautes qui avaient amené la heute du gouvernement Roblin, ce changement, aux yeux de beaucoup, paraissait s'imposer. Mais il se trompe en voyant là le triomphe de la langue anglaise.

Que le **Free Press** soit certain que nous tenons à notre langue plus qu'à aucune autre chose et que cette question pour nous tous passera avant toutes les questions de parti.

Puisque l'électorat a amené le gouvernement Norris au pouvoir, nous nous inclinons devant sa décision et nous attendrons pour le juger qu'il ait fait ses preuves; mais qu'il sache d'ores et déjà que sur la question de nos écoles et de notre langue, nous serons intransigeants. Nous pouvons différer d'opinion politique, mais sur ce terrain-là nous serons toujours unis.

Tous nous sommes décidés, si le Gouvernement actuel ne nous donne pas entière satisfaction, à faire bloc contre lui aux prochaines élections; il y a assez longtemps que nos droits sont foulés aux pieds.

Et alors le **Free Press** ne pourra plus dire, comme au lendemain du 6 août, que le vote français a favorisé le parti libéral parce qu'il reconnaissait la nécessité de l'instruction anglaise. L'enseignement de l'anglais est nécessaire, c'est entendu; mais, avant tout, apprenez à nos enfants leur langue maternelle, le français.

Un Franc.....libéral..

SACRE-COEUR

M. Alphonse Rhéaume vient de perdre son beau-frère, décédé à Saint-Sauveur de Québec le 14 courant, à l'âge de 55 ans.

* * *

Le R. P. Brassard, o.m.i., est de retour de ses vacances.

* * *

Mercredi soir le R. P. Curé et son assistant, le R. P. Brassard, o.m.i., suivront les exercices de la retraite annuelle au Juniorat de la Sainte-Famille à Saint-Boniface. La retraite sera prêchée par le Père Edmond Thériet, o.m.i. Depuis plus de vingt ans cet éminent Oblat prêche sans relâche la parole de l'Evangile parmi les auditoires les plus variés de France.

Le R. P. Thériet, qui visite l'Amérique pour la première fois, a déjà prêché plusieurs retraites; nommons: San Antonio, Texas, Duck Lake, Edmonton et Saint-Albert. De Saint-Boniface, le R. P. compte retourner en France vers la fin d'août. Il a hâte de reprendre la direction de sa revue **La Bonne Nouvelle.** Cette revue, publiée à Paris, est très estimée. Son but est la diffusion de la bonne nouvelle de l'Evangile et de la dévotion au Sacré-Coeur. Cordiale bienvenue à notre très distingué visiteur.

* * *

M. Gustave-A. Cardon, 599 avenue Bannatyne, a été victime d'un grave accident, dimanche dernier. Revenant de Selkirk en auto et en compagnie de trois amis, sa machine par suite de l'explosion d'un pneu vit une des roues se prendre dans une ornière de la route, se briser sous la poussée de la vitesse acquise; immédiatement elle capota, écrasant sous elle ses occupants. Des gens qui passaient là en tramway portèrent secours aux victimes de l'accident. M. Cardon était sérieusement blessé et fut immédiatement transporté à l'hôpital de Selkirk. Aux dernières nouvelles, son état s'est beaucoup amélioré et l'on ne craint aucune complication.

* * *

SAINT-BONIFACE

Un permis de construction au montant de $3,000 a été accordé à M. Modeste Sabourin, 50 rue Valade.

* * *

Mme C.-A. Gareau a célébré son cinquantième aniversaire de naissance. A cette occasion eut lieu une petite fête intime à laquelle assista Mgr Béliveau, frère de Mme Gareau.

* * *

M. et Mme Adolphe Labossière, de Saint-Léon, Man., qui étaient les hôtes de M. et Mme Léon Roy, rue LaVérendrye, sont retournés à Saint-Léon.

* * *

Les classes réouvriront aujourd'hui à l'Académie Saint-Joseph et à l'école Taché.

* * *

Le Collège a célébré dimanche la fête de l'Assomption. A peu près quatre-vingt anciens élèves y assistaient. Le nouveau recteur le R. P. Féré, s.j., officia. La messe fut suivie d'un banquet intime sous la présidence du R. P. Préfet.

La révérende soeur Euphémie, qui depuis trois ans dirigeait la Maison Vicariale, vient d'être transférée au couvent des Soeurs Grises à Saint-Norbert. Elle s'efforcera d'y rétablir sa santé fort compromise par le surmenage que lui imposait la direction de la Maison Vicariale. La révérende soeur Antonin lui succède à la Maison Vicariale. La nouvelle supérieure est soeur de Mgr Béliveau.

* * *

Le R. F. Joseph, principal de l'école Provencher, est revenu hier d'une courte vacance à Saint-Laurent.

* * *

C'est le 1er septembre que le Collège de Saint-Boniface ouvrira ses portes. On escompte un accroissement du nombre des élèves.

* * *

La rentrée des élèves à l'école Provencher a lieu aujourd'hui. De bonne heure ce matin, une centaine d'anciens étaient revenus. On s'attend à cinq à six cents élèves.

UNE VILLE ABOMINABLE

On retrouve dans les égouts de Toronto les cadavres de deux cents bébés qui y ont été noyés. — Beaucoup d'autres.

Toronto, 7. — Le **Globe** dit:

"On a détruit la vie humaine en gros, à Toronto, pendant les deux années qui viennent de s'écouler. Les égouts de cette ville ont rendu pendant cette période les cadavres de deux cents enfants nés prématurément. Ces effroyables statistiques ont été rendues publiques, aujourd'hui, par le commissaire des travaux publics, M. Harris. Ce chiffre de deux cents est bien bas encore car les cadavres qui ont été retrouvés ne sont que ceux qui n'ont pu passer à travers le grillage des égouts de l'avenue Morley, ceux qui n'ont pas été arrêtés par cet obstacle sont vraisemblablement plus nombreux.

"Cette statistique établit que pas moins de cent innocentes victimes sont immolées annuellement dans la ville de Toronto."

M. BOCQUIN EST RETROUVE

Nous avons le plaisir d'apprendre que M. Marcel Bocquin, caporal au 97e régiment des chasseurs alpins, qui avait été rapporté disparu depuis le 25 mai à la bataille de Souchez, vient enfin de donner de ses nouvelles à sa femme, Mme Bocquin, de Saint-Boniface. Au moment où avec deux de ses camarades, ils sautait dans une tranchée ennemie conquise, ils furent frappés tous les trois: ses deux compagnons mortellement blessés, et lui recevant une balle qui lui traversa les côtes. Ramassé par les Allemands et fait prisonnier, il fut transporté d'abord à l'hôpital de Douai, puis après quarante jours, évacué à Cologne, Allemagne, où il est encore à l'hôpital en convalescence.

BENEDICTION DE L'EGLISE DE SAINT-VITAL

Dimanche prochain, le 22 août, aura lieu la bénédiction de l'église de Saint-Vital. La paroisse de Saint-Vital n'existe que depuis deux ans et est sous la direction des Révérends Pères Rédemptoristes. En ce court espace de temps elle a beaucoup progressé; a acquis un cimetière et construit une belle salle paroissiale qui servira de chapelle jusqu'à la construction d'une église. La municipalité de Saint-Vital est à construire une salle municipale tout près de l'église. La nouvelle église se trouve située avenue Manahan et le chemin de Pembina. Le R. P. Lemieux, provincial de la province française, le R. P. Manise et plusieurs autres rédemptoriestes seront présents. Monseigneur Béliveau ou Monsignor Dugas officiera. La bénédiction aura lieu à 10.30 heures dimanche avant-midi. Les Rédemptoristes ont l'intention de bâtir à Saint-Vital leur monastère pour l'ouest. On croit que les travaux commenceront le printemps prochain. Cet édifice sera l'un des plus jolis de Saint-Vital.

L'EGLISE DE LASALLE

M. l'abbé Gendron, curé de La Salle, était en visite à Saint-Boniface et Winnipeg la semaine dernière. Il était venu faire certains achats pour la nouvelle église de LaSalle. Ce joli temple est maintenant terminé. Il aura coûté près de $30,000. Feu M. P. Cormier y a contribué pour la somme de $5,000. La bénédiction du nouveau temple aura lieu le premier septembre.

POUR LA FRANCE

M. Paul Albinet et Mme Ballard sont partis pour New-York, d'où ils s'embarqueront pour Bordeaux, France. Ils feront le voyage par le Rochambeau.

PELERINAGE A SAINT-MALO

M. l'abbé Macaire, curé de Saint-Malo, est à organiser un pèlerinage à la grotte de Notre-Dame de Lourdes. Ce pèlerinage aura lieu dimanche prochain.

LES RADICAUX SOCIALISTES

Ils reprennent leurs attaques contre M. Millerand

Paris, 17. — M. Millerand, ministre de la guerre, vient d'être l'objet d'une nouvelle attaque, causée par le remplacement du général Sarrail, comme commandant de l'armée qui opère dans la région de Verdun. Depuis quelques semaines les radicaux-socialistes essayaient de renverser le ministre de la guerre, et ils tirent maintenant le meilleur parti possible du cas du général Sarrail.

Le général Sarrail, disent les radicaux-socialistes, a été la victime d'un rapport fait par des officiers de liaison, et en raison de l'importance de ce rapport a été remplacé par le général Humbert, et a reçu l'ordre de rentrer à Paris.

Bien que le général Sarrail soit considéré par ses amis comme ayant sauvé Verdun des armées du Kronprinz, ces derniers affirment que le ministère de la guerre ne lui a permis de rester que trois heures à Paris, et que ce n'est que grâce à l'intervention de M. Viviani, président du conseil, qu'il a pu y faire un plus long séjour. Le général Sarrail, dit-on, a refusé tout d'abord de prendre le commandement de l'armée des Dardanelles et n'a finalement accepté qu'après y avoir été invité spécialement par le président Poincaré.

Les radicaux et les socialistes de la chambre sont les principaux adversaires de M. Millerand. M. Aristide Briand, ancien président du conseil, et actuellement ministre de la justice, lui est, disent les radicaux-socialistes, sérieusement opposé, mais ne dit rien, pour empêcher qu'on ne pense que le gouvernement manque d'entente.

ILLUSIONS ALLEMANDES

Les intellectuels et industriels allemands pensent que l'Allemagne imposera les conditions de paix

Paris, 16. — Le "Temps" publie le texte d'un mémorandum secret envoyé le 20 mai à M. de Bethmann-Hollweg, chancelier impérial allemand par les représentants des associations manufacturières et agricoles d'Allemagne.

Ce mémorandum, d'après le journal, parle des concessions financières, territoriales, industrielles et militaires à exiger des puissances alliées comme conditions de paix imposées par l'Allemagne, pour assurer le développement de la plus grande Allemagne.

Il est signé par les personnalités suivantes: le Dr Roesicke, membre de la Ligue agraire; M. Vachorst von Wente, membre de la Ligue des paysans allemands; le baron von Twickel, faisant partie de l'Association des paysans westphaliens; M. Rouger, membre de la Ligue des manufacturiers de l'Allemagne centrale; M. Friedrichs, membre de la Ligue des manufacturiers, et le professeur Eberle, membre de l'Union des classes moyennes de l'empire.

Le mémorandum, après avoir demandé des conditions de paix qui assureraient le développement de l'Allemagne et "garantiraient l'amélioration des bases de l'empire allemand", dit:

"Une paix qui ne donnerait pas ces résultats rendrait sous peu de nouvelles luttes inévitables, mais avec des chances beaucoup moins favorables pour l'Allemagne."

Parlant de la Belgique, le mémorandum dit encore:

"La Belgique, à un point de vue financier, monétaire et postal devrait être soumise à la législation de l'empire parce qu'il est nécessaire pour assurer notre crédit sur mer et notre future situation militaire et économique à l'égard de l'Angleterre, et parce que le territoire belge, si important au point de vue économique, est étroitement lié aux principales industries de notre territoire. Ses lignes ferrées et ses canaux doivent être des plus étroitement reliés à nos voies de communications."

* * *

Berne, 16. — Le "Tagwacht" reproduit le texte d'un manifeste publié par un groupe de professeurs et intellectuels allemands, énumérant leurs idées sur les seules conditions de paix qui leur semblent acceptables. Ces conditions de paix d'après leur manifeste doivent assurer la libre expansion de la culture, de l'industrie et du commerce allemands. La Belgique, pour des raisons militaires et commerciales, doit être reliée à l'Allemagne. La France doit céder à cette dernière tout le territoire situé au nord d'une ligne partant de Belfort et allant aboutir à l'embouchure de la Somme, et payer une forte indemnité. La Russie doit céder la Pologne et la plus grande partie des provinces de la Baltique et un autre territoire en place de l'indemnité qu'elle n'est pas à même de payer. Le manifeste est signé par les professeurs Meineke, Seeberg et Schaefer, de l'université de Berlin; Oncken, de l'université d'Heidelberg, Schumacher, de l'université de Reichenau M. Kirdolin, directeur des mines de Gelsenkirchen, et le ministre impérial von Schwerin, maire de Francfort-sur-l'Oder.

LA CERTITUDE DE LA VICTOIRE

"Nos ressources et celles de l'Angleterre nous assurent le succès final", dit M. A. Thomas

Paris, 14. — M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat à la guerre, chargé du service des munitions, a dit à un rédacteur du "Petit Parisien" que les ressources de la France et de l'Angleterre, ainsi que les efforts faits pour la production des armes et des munitions leur assureront certainement la victoire finale.

"Nous avons une armée, dit M. Albert Thomas, qui à l'heure actuelle est armée de telle manière qu'elle peut résister à n'importe quel choc, une armée qui, d'autre part, est capable de prendre une offensive vigoureuse. Son moral est excellent, c'est-à-dire que l'armée est préparée à rester en campagne aussi longtemps que cela sera nécessaire.

"Tous les jours, en France et en Angleterre, notre puissance grandit. Malgré les formidables ressources dont dispose l'Allemagne, il n'est pas possible que les ressources des alliés ne leur assurent pas une complète victoire quand le moment sera venu.

"Ce que nous possédons, ce que l'Angleterre possède ou possédera — toutes les ressources qu'elle peut créer — nous assureront la suprématie.

"J'en suis convaincu, car je le sais; chaque jour, je répète à mes amis ma conviction en la victoire finale."

ON DEMANDE